BnF Gallica

Le barbier de Séville, ou La précaution inutile , comédie en quatre actes ; par M. de Beaumarchais ; représentée & [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de (1732-1799). Auteur du texte. Le barbier de Séville, ou La précaution inutile , comédie en quatre actes ; par M. de Beaumarchais ; représentée & tombée sur le théâtre de la Comédie françoise aux Tuileries, le 23 de février 1775. 1775.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Rés. fr. Yf. 317

LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU LA

PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES;

Par M. DE BEAUMARCHAIS;

REPRÉSENTÉE & tombée sur le Théâtre de la Comédie Françoise aux Tuileries, le 23 de Février 1775.

..... Et j'étois Père, & je ne pus mourir!

(*Zaïre, Acte 2e.*)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE



A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXV.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



LA COMÉDIE DE SALAITE

LE BARBIER

LETTRE MODÉRÉE

SUR LA

CHUTE ET LA CRITIQUE

DU

BARBIER DE SÉVILLE.

L'AUTEUR, vêtu modeſtement & courbé, préſentant ſa Piéce au LECTEUR.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous offrir un nouvel Opuſcule de ma façon. Je ſouhaite vous rencontrer dans un de ces momens heureux, où, dégagé de ſoins, content de votre ſanté, de vos affaires, de votre Maitreſſe, de votre dîner, de votre eſtomac, vous puiſſiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier de Séville*; car

971

il faut tout cela pour être homme amusable & Lecteur indulgent.

Mais si quelque accident a dérangé votre santé, si votre état est compromis, si votre Belle a forfait à ses sermens, si votre dîner fut mauvais, ou votre digestion laborieuse; ah! laissez mon *Barbier*; ce n'est pas là l'instant; examinez l'état de vos dépenses, étudiez le *Factum* de votre Adversaire, relisez ce traître billet surpris à Rose, ou parcourez les chef-d'œuvres de Tissot sur la tempérance, & faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques ou morales.

Ou si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier; enfoncez-vous dans une Bergère, ouvrez le Journal établi dans Bouillon avec Encyclopédie, Approbation & Privilége, & dormez vîte une heure ou deux.

Quel charme auroit une production légère au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet si Figaro le Barbier s'est bien moqué de Bartholo le Médecin, en aidant un Rival à lui souffler sa Maîtresse? On rit peu de la gaieté d'autrui, quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce Barbier Espagnol

en arrivant dans Paris eſſuya quelques traverſes, & ſi la prohibition de ſes exercices a donné trop d'importance aux rêveries de mon bonnet ? On ne s'intéreſſe guères aux affaires des autres, que lorſqu'on eſt ſans inquiétude ſur les ſiennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous ? Avez-vous à ſouhait double eſtomac, bon Cuiſinier, Maitreſſe honnête, & repos imperturbable ? Ah parlons, parlons : Donnez audience à mon *Barbier*.

Je ſens trop, Monſieur, que ce n'eſt plus le temps, où, tenant mon manuſcrit en réſerve, & ſemblable à la Coquette qui refuſe ſouvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faiſois quelque avare lecture à des Gens préférés, qui croyoient devoir payer ma complaiſance par un éloge pompeux de mon Ouvrage.

O jours heureux ! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite aſſurant mon ſuccès, je gliſſois ſur le morceau foible en appuyant les bons endroits : puis recueillant les ſuffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuſe modeſtie, je jouiſſois d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'Acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour ſon compte.

Que reſte-t-il hélas ! de toute cette gibeciere ? A l'inſtant qu'il faudroit des miracles pour vous ſubjuguer ; quand la verge de Moïſe y ſuffiroit à peine, je n'ai plus même la reſſource du bâton de Jacob ; plus d'eſcamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illuſion théâtrale, rien. C'eſt ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, Monſieur, ſi, meſurant mon ſtyle à ma ſituation, je ne fais pas comme ces Ecrivains qui ſe donnent le ton de vous appeler négligemment, *Lecteur*, *ami Lecteur*, *cher Lecteur*, *benin ou Benoiſt Lecteur*, ou de telle autre dénomination cavaliere, je dirois même indécente, par laquelle ces imprudens eſſayent de ſe mettre au pair avec leur Juge, & qui ne fait bien ſouvent que leur en attirer l'animadverſion. J'ai toujours vu que les airs ne ſéduiſoient perſonne, & que le ton modeſte d'un Auteur pouvoit ſeul inſpirer un peu d'indulgence à ſon fier Lecteur.

Eh ! quel Ecrivain en eut jamais plus beſoin que moi ! Je voudrois le cacher en vain : j'eus la foibleſſe autrefois, Monſieur, de vous préſenter, en différens tems, deux triſtes Drames ; productions monſtrueuſes, comme on ſait ! car entre la Tragédie & la Comedie, on n'ignore plus qu'il

n'exiſte rien ; c'eſt un point décidé, le Maître l'a dit, l'Ecole en retentit, & pour moi j'en ſuis tellement convaincu, que, ſi je voulois aujourd'hui mettre au Théâtre une mère éplorée, une épouſe trahie, une ſœur éperdue, un fils deshérité ; pour les préſenter décemment au Public, je commencerois par leur ſuppoſer un beau Royaume où ils auroient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde : Certain après cela, que l'invraiſemblance du Roman, l'énormité des faits, l'enflure des caractères, le giganteſque des idées, & la bouffiſſure du langage, loin de m'être imputés à reproche, aſſureroient encore mon ſuccès.

Préſenter des hommes d'une condition moyenne accablés & dans le malheur ! Fi donc ! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les Citoyens ridicules, & les Rois malheureux ; voilà tout le Théâtre exiſtant & poſſible ; & je me le tiens pour dit ; c'eſt fait ; je ne veux plus quereller avec perſonne.

J'ai donc eu la foibleſſe autrefois, Monſieur, de faire des Drames qui n'étoient pas *du bon genre* ; & je m'en repens beaucoup.

Preſſé depuis par les évènemens, j'ai haſardé de malheureux Mémoires, que mes ennemis

n'ont pas trouvé *du bon ſtyle* ; & j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais gliſſer ſous vos yeux une Comédie fort gaie, que certains Maîtres de goût n'eſtiment pas *du bon ton* ; & je ne m'en conſole point.

Peut-être un jour oſerai-je affliger votre oreille d'un Opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la muſique n'eſt pas *du bon françois* ; & j'en ſuis tout honteux d'avance.

Ainſi de fautes en pardons, & d'erreurs en excuſes, je paſſerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne-foi naïve avec laquelle je reconnoîtrai les unes en vous préſentant les autres.

Quant au *Barbier de Séville* ; ce n'eſt pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton reſpectueux : mais on m'a fort aſſuré que, lorſqu'un Auteur étoit ſorti, quoiqu'échiné, vainqueur au Théâtre, il ne lui manquoit plus que d'être agréé par vous, Monſieur, & lacéré dans quelques Journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire eſt donc certaine, ſi vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément ; perſuadé que pluſieurs de Meſſieurs

les Journaliſtes ne me refuſeront pas celui de leur dénigrement.

Déja l'un d'eux, établi dans Bouillon avec Approbation & Privilége, m'a fait l'honneur encyclopédique d'aſſurer à ſes Abonnés que ma Pièce étoit ſans plan, ſans unité, ſans caractères, vide d'intrigue & dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité ſans Approbation, ſans Privilége, & même ſans Encyclopédie, après un candide expoſé de mon Drame, ajoute au laurier de ſa critique, cet éloge flatteur de ma perſonne. » La réputation » du ſieur de Beaumarchais eſt bien tombée; & » les honnêtes gens ſont enfin convaincus que » lorſqu'on lui aura arraché les plumes du paon, » il ne reſtera plus qu'un vilain corbeau noir, » avec ſon effronterie & ſa voracité «.

Puiſqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la Comédie du *Barbier de Séville*; pour remplir l'horoſcope entier, je pouſſerai la voracité juſqu'à vous prier humblement, Monſieur, de me juger vous-même, & ſans égard aux Critiques paſſés, préſens & futurs; car vous ſavez que, par état, les Gens de Feuilles ſont ſouvent ennemis des Gens de Lettres; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant ſaiſi de mon affaire, il faut

que vous ſoyez mon Juge abſolument, ſoit que vous le vouliez ou non ; car vous êtes mon Lecteur.

Et vous ſentez bien, Monſieur, que ſi, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raiſonne mal, vous refuſiez conſtamment de me lire ; vous feriez vous-même une pétition de principes au-deſſous de vos lumieres : n'étant pas mon Lecteur, vous ne ſeriez pas celui à qui s'adreſſe ma requête.

Que ſi, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous aviſiez de jeter le Livre en cet inſtant de votre lecture ; c'eſt, Monſieur, comme ſi, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du Tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des Magiſtrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti ; qu'en ceſſant d'exiſter en qualité de mon Lecteur.

Eh ! quel tort vous fais-je en vous élevant au-deſſus de moi ? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Monſieur, n'eſt-il pas de les juger ?

Voilà donc qui eſt arrangé. Je ne reconnois plus d'autre Juge que vous ; ſans excepter Meſ-

ſieurs les Spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier reſſort, voient ſouvent leur ſentence infirmée à votre Tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux au Théâtre, & ces Meſſieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penſer que j'avois gagné ma Cauſe à l'Audience. Point du tout ; le Journaliſte, établi dans Bouillon, prétend que c'eſt de moi qu'on a ri. Mais ce n'eſt là, Monſieur, comme on dit en ſtyle de Palais, qu'une mauvaiſe chicane de Procureur : mon but ayant été d'amuſer les Spectateurs ; qu'ils aient ri de ma Pièce ou de moi ; s'ils ont ri de bon cœur, le but eſt également rempli : ce que j'appelle avoir gagné ma Cauſe à l'Audience.

Le même Journaliſte aſſure encore, ou du moins laiſſe entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces Meſſieurs, en leur faiſant des lectures particulieres, en achetant d'avance leur ſuffrage par cette prédilection. Mais ce n'eſt encore là, Monſieur, qu'une difficulté de Publiciſte Allemand. Il eſt manifeſte que mon intention n'a jamais été que de les inſtruire : c'étoit des eſpèces de Conſultations que je faiſois ſur le fond de l'affaire. Que ſi les Conſultans, après avoir donné leur avis, ſe ſont mêlés parmi les Juges ; vous voyez bien, Monſieur, que je n'y pouvois rien de ma part, & que c'étoit à eux

de ſe récuſer par délicateſſe, s'ils ſe ſentoient de la partialité pour mon Barbier Andaloux.

Eh ! plût au Ciel qu'ils en euſſent un peu conſervé pour ce jeune Etranger ! nous aurions eu moins de peine à ſoutenir notre malheur éphémere ! Tels ſont les hommes : avez vous du ſuccès ; ils vous accueillent, vous portent, vous careſſent, ils s'honorent de vous : mais gardez de broncher : au moindre échec, O mes amis ! ſouvenez-vous qu'il n'eſt plus d'amis.

Et c'eſt préciſément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triſte ſoirée. Vous euſſiez vu les foibles amis du Barbier ſe diſperſer, ſe cacher le viſage ou s'enfuir ; les femmes, toujours ſi braves quand elles protégent, enfoncées dans les coqueluchons juſqu'aux panaches & baiſſant des yeux confus ; les hommes courant ſe viſiter, ſe faire amende-honorable du bien qu'ils avoient dit de ma Pièce, & rejetant ſur ma maudite façon de lire les choſes, tout le faux plaiſir qu'ils y avoient goûté. C'étoit une déſertion totale, une vraie déſolation.

Les uns lorgnoient à gauche, en me ſentant paſſer à droite, & ne faiſoient plus ſemblant de me voir : Ah Dieux ! D'autres plus courageux, mais s'aſſurant bien ſi perſonne ne les regardoit,

nous prive d'eux, en les étouffant : auſſi pour les conſerver, avons-nous grand ſoin que leur triomphe ne ſoit jamais ſi pur, qu'ils puiſſent en expirer de plaiſir.

Quoi qu'il en ſoit des motifs de cette rigueur; l'enfant de mes loiſirs, ce jeune, cet innocent *Barbier* tant dédaigné le premier jour, loin d'abuſer le ſurlendemain, de ſon triomphe, ou de montrer de l'humeur à ſes Critiques, ne s'en eſt que plus empreſſé de les déſarmer par l'enjouement de ſon caractère.

Exemple rare & frappant, Monſieur! dans un ſiècle d'Ergotiſme où l'on calcule tout juſqu'au rire; où la plus légère diverſité d'opinions fait germer des haînes éternelles; où tous les jeux tournent en guerre; où l'injure qui repouſſe l'injure, eſt à ſon tour payée par l'injure, juſqu'à ce qu'une autre effaçant cette derniere, en enfante une nouvelle, auteur de pluſieurs autres, & propage ainſi l'aigreur à l'infini, depuis le rire juſqu'à la ſatieté, juſqu'au dégoût, à l'indignation même du Lecteur le plus cauſtique.

Quant à moi, Monſieur; s'il eſt vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes ſoient freres; & c'eſt une belle idée; je voudrois qu'on pût engager nos freres les Gens de Lettres à laiſſer, en

discutant, le ton rogue & tranchant à nos freres les Libellistes qui s'en acquittent si bien ! ainsi que les injures à nos freres les Plaideurs.... qui ne s'en acquittent pas mal non plus ! Je voudrois sur-tout, qu'on pût engager nos freres les Journalistes à renoncer à ce ton pédagogue & magistral avec lequel ils gourmandent les Fils d'Apollon, & font rire la sottise aux dépens de l'esprit.

Ouvrez un Journal : ne semble-t-il pas voir un dur Répétiteur, la férule ou la verge levée sur des Ecoliers négligens, les traiter en esclaves au plus léger défaut dans le devoir ? Eh, mes Freres ! il s'agit bien de devoir ici ? La Littérature en est le délassement & la douce récréation !

A mon égard au moins, n'espérez pas asservir dans ses jeux, mon esprit à la règle : il est incorrigible ; &, la classe du devoir une fois fermée, il devient si léger & badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liège emplumé qui bondit sur la raquette, il s'élève, il retombe, égaye mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque Joueur adroit veut entrer en partie & baloter à nous deux le léger volant de mes pensées ; de tout mon cœur : s'il riposte avec grace & légéreté, le jeu m'amuse, & la partie s'engage. Alors on pour-

roit voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, preſſés, relevés même avec une preſteſſe, une agilité, propre à réjouir autant les Spectateurs qu'elle animeroit les Acteurs.

Telle au moins, Monſieur, devroit être la critique ; & c'eſt ainſi que j'ai toujours conçu la diſpute entre les Gens polis qui cultivent les Lettres.

Voyons, je vous prie, ſi le Journaliſte de Bouillon a conſervé dans ſa Critique ce caractère aimable & ſur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La Pièce eſt une Farce, dit-il.

Paſſons ſur les qualités. Le méchant nom qu'un Cuiſinier étranger donne aux ragoûts françois ne change rien à leur ſaveur. C'eſt en paſſant par ſes mains qu'ils ſe dénaturent. Analyſons la Farce de Bouillon.

La Pièce, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Eſt-ce parce qu'il eſt trop ſimple qu'il échappe à la ſagacité de ce Critique adoleſcent ?

Un Vieillard amoureux prétend épouſer demain

ſa Pupille : un jeune Amant plus adroit le prévient ; & ce jour même, en fait ſa femme à la barbe & dans la maiſon du Tuteur. Voilà le fond, dont on eut pu faire avec un égal ſuccès, une Tragédie, une Comédie, un Drame, un Opéra, & *cætera*. L'*Avare* de Molière eſt-il autre choſe? le *Grand Mithridate* eſt-il autre choſe? Le genre d'une Pièce, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choſes que des caractères qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, ſur ce plan, qu'une Pièce amuſante & ſans fatigue, une eſpece d'*Imbroille*, il m'a ſuffi que le Machiniſte, au lieu d'être un noir ſcélérat, fût un drôle de garçon, un homme inſouciant, qui rit également du ſuccès & de la chûte de ſes entrepriſes, pour que l'Ouvrage, loin de tourner en Drame ſérieux, devînt une Comédie fort gaie : & de cela ſeul que le Tuteur eſt un peu moins ſot que tous ceux qu'on trompe au Théâtre, il eſt réſulté beaucoup de mouvement dans la Pièce, & ſurtout la néceſſité d'y donner plus de reſſort aux intrigans.

Au lieu de reſter dans ma ſimplicité comique, ſi j'avois voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la maniere tragique ou *dramique* ; imagine-t-on que j'aurois manqué de

moyens dans une aventure dont je n'ai mis en Scènes que la partie la moins merveilleuſe ?

En effet, perſonne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque hiſtorique où la Pièce finit gaiement dans mes mains, la querelle commença ſérieuſement à s'échauffer, comme qui diroit derrière la toile, entre le Docteur & Figaro, ſur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le Docteur, étrillé par Figaro, fit tomber en ſe débattant le *reſcille* ou filet qui coiffoit le Barbier, & l'on vit, non ſans ſurpriſe, une forme de ſpatule imprimée à chaud ſur ſa tête razée. Suivez-moi, Monſieur, je vous prie.

A cet aſpect, moulu de coups qu'il eſt, le Médecin s'écrie avec tranſport: Mon Fils! ô Ciel, mon Fils ! mon cher Fils !... Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions ſur ſon cher Pere. En effet, ce l'étoit.

Ce Figaro, qui pour toute famille avoit jadis connu ſa mere, eſt fils naturel de Bartholo. Le Médecin, dans ſa jeuneſſe, eut cet enfant d'une Perſonne en condition, que les ſuites de ſon imprudence firent paſſer du ſervice au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le déſolé Bartholo,

Frater alors, a fait rougir ſa ſpatule, il en a timbré ſon fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, ſi jamais le ſort les raſſemble. La mere & l'enfant avoient paſſé ſix années dans une honorable mendicité ; lorſqu'un Chef de Bohémiens deſcendu de Luc Gauric, traverſant l'Andalouſie avec ſa Troupe, & conſulté par la mere ſur le deſtin de ſon fils, déroba l'Enfant furtivement, & laiſſa par écrit cet horoſcope à ſa place.

Après avoir verſé le ſang dont il eſt né ;
Ton Fils aſſommera ſon Pere infortuné :
Puis tournant ſur lui-même & le fer & le crime ;
Il ſe frappe, & devient heureux & légitime.

En changeant d'état ſans le ſavoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom ſans le vouloir : il s'eſt élevé ſous celui de Figaro : il a vécu. Sa mère eſt cette Marceline, devenue vieille & Gouvernante chez le Docteur, que l'affreux horoſcope de ſon fils a conſolé de ſa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En ſaignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma Pièce, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier Vers.

Après avoir verſé le ſang dont il eſt né,
Quand il étrille innocemment le Docteur,

après la toile tombée, il accomplit le ſecond Vers.

Ton Fils aſſommera ſon Pere infortuné.

A l'inſtant la plus touchante reconnoiſſance a lieu entre le Médecin, la Vieille & Figaro : *c'eſt vous ! c'eſt lui ! c'eſt toi ! c'eſt moi !* Quel coup de Théâtre ! Mais le fils au déſeſpoir de ſon innocente vivacité, fond en larmes, & ſe donne un coup de raſoir ; ſelon le ſens du troiſieme Vers.

Puis tournant ſur lui-même & le fer & le crime ;
Il ſe frappe & . . . . . .

Quel tableau ! En n'expliquant point ſi, du raſoir, il ſe coupe la gorge ou ſeulement le poil du viſage, on voit que j'avois le choix de finir ma Pièce au plus grand pathétique. Enfin le Docteur épouſe la vieille ; & Figaro, ſuivant la derniere lecon, ...

. . . . . Devient heureux & légitime.

Quel dénoûment ! Il ne m'en eût coûté qu'un ſixième Acte. Eh quel ſixième Acte ! Jamais Tragédie au Théâtre François. . . . . Il ſuffit. Reprenons ma Pièce en l'état où elle a été jouée & critiquée. Lorſqu'on me reproche avec aigreur ce

que j'ai fait ; ce n'eſt pas l'inſtant de louer ce que j'aurois pu faire.

La Pièce eſt invraiſemblable dans ſa conduite, a dit encore le Journaliſte établi dans Bouillon avec Approbation & Privilége.

— Invraiſemblable ? Examinons cela par plaiſir.

Son Excellence M. le Comte Almaviva, dont j'ai, depuis long-tems, l'honneur d'être ami particulier, eſt un jeune Seigneur, ou pour mieux dire, étoit, car l'âge & les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainſi que je le ſuis devenu moi-même. Son Excellence étoit donc un jeune Seigneur Eſpagnol, vif, ardent, comme tous les Amans de ſa Nation que l'on croit froide & qui n'eſt que pareſſeuſe.

Il s'étoit mis ſecrètement à la pourſuite d'une belle perſonne qu'il avoit entrevue à Madrid, & que ſon Tuteur a bientôt ramenée au lieu de ſa naiſſance. Un matin qu'il ſe promenoit ſous ſes fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchoit à s'en faire remarquer, le haſard conduiſit au même endroit Figaro le Barbier. — Ah le haſard ! dira mon Critique : & ſi le haſard n'eût pas conduit ce jour-là le Barbier dans cet endroit ; que devenoit la Pièce ? — Elle eût com-

mencé, mon Frere, à quelqu'autre époque. — Impoſſible; puiſque le Tuteur, ſelon vous même, épouſoit le lendemain. — Alors il n'y auroit pas eu de Pièce, ou, s'il y en avoit eu, mon Frere, elle auroit été différente. Une choſe eſt-elle invraiſemblable, parce qu'elle étoit poſſible autrement?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le Cardinal de Retz nous dit froidement: Un jour j'avois beſoin d'un homme; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme; j'aurois deſiré qu'il fût petit-fils d'Henri le Grand; qu'il eût de longs cheveux blonds; qu'il fût beau, bien fait, bien ſéditieux; qu'il eût le langage & l'amour des Halles; & voilà que le haſard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la priſon du Roi; c'étoit juſtement l'homme qu'il me falloit. Va-t-on dire au Coadjuteur: Ah! le haſard! Mais ſi vous n'euſſiez pas rencontré M. de Beaufort! Mais ceci, mais cela?....

Le haſard donc, conduiſit en ce même endroit, Figaro le Barbier, beau diſeur, mauvais Poëte, hardi Muſicien, grand fringueneur de guittarre, & jadis Valet-de-Chambre du Comte; établi dans Séville, y faiſant avec ſuccès des barbes, des Romances, & des mariages, y maniant également le fer du Phlébotôme, & le piſtolet du

Pharmacien ; la terreur des maris, la coqueluche des femmes, & juſtement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme paſſion n'eſt autre choſe qu'un deſir irrité par la contradiction ; le jeune Amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaiſie pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle eſt enfermée, au point de faire l'impoſſible pour l'épouſer.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la Pièce, Monſieur, feroit douter de la ſagacité, de l'adreſſe avec laquelle vous ſaiſirez le deſſein de l'Auteur, & ſuivrez le fil de l'intrigue, en la liſant. Moins prévenu que le Journal de Bouillon, qui ſe trompe avec Approbation & Privilége, ſur toute la conduite de cette Pièce, vous y verrez que *tous les ſoins de l'Amant* ne *ſont* pas *deſtinés à remettre ſimplement une lettre*, qui n'eſt-là qu'un léger acceſſoire à l'intrigue ; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance & le ſoupçon ; ſur-tout à tromper un homme, qui, ſans ceſſe éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de ſe retourner aſſez leſtement, pour n'être pas déſarçonné d'emblée.

Et lorſque vous verrez que tout le mérite du dénoûment conſiſte en ce que le Tuteur a fermé ſa porte, en donnant ſon paſſe-par-tout à Bazile,

pour que lui ſeul & le Notaire puſſent entrer & conclure ſon mariage ; vous ne laiſſerez pas d'être étonné, qu'un Critique auſſi équitable ſe joue de la confiance de ſon Lecteur, ou ſe trompe, au point d'écrire, & dans Bouillon encore : *le Comte s'eſt donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne ſoit pas fermée.*

Enfin lorſque vous verrez le malheureux Tuteur, abuſé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de ſigner au contrat du Comte & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir ; vous laiſſerez au Critique à décider ſi ce Tuteur étoit un *imbécille*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout ; lorſque lui Critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas dévinée plus que le Tuteur.

En effet s'il l'eût bien conçue, auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'Ouvrage ?

Qu'il n'ait point remarqué la maniere dont le premier Acte annonce & déploie avec gaieté tous les caractères de la Pièce. On peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de comédie dans la grande Scène du ſecond Acte, où,

malgré la défiance & la fureur du Jaloux, la Pupille parvient à lui donner le change ſur une lettre remiſe en ſa préſence, & à lui faire demander pardon à genoux du ſoupçon qu'il a montré. Je le conçois encore aiſément.

Qu'il n'ait pas dit un ſeul mot de la Scène de ſtupéfaction de Bazile, au troiſième Acte, qui a paru ſi neuve au Théâtre, & a tant réjoui les Spectateurs. Je n'en ſuis point ſurpris du tout.

Paſſe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'Auteur s'eſt jeté volontairement au dernier Acte, en faiſant avouer par la Pupille à ſon Tuteur que le Comte avoit dérobé la clé de la jalouſie ; & comment l'Auteur s'en démêle en deux mots, & ſort en ſe jouant, de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au Spectateur. C'eſt peu de choſe en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui ſoit pas venu à l'eſprit, que la Pièce, une des plus gaies qui ſoient au Théâtre, eſt écrite ſans la moindre équivoque, ſans une penſée, un ſeul mot dont la pudeur, même des petites Loges, ait à s'allarmer ; ce qui pourtant eſt bien quelque choſe, Monſieur, dans un ſiècle où l'hypocriſie de la décence eſt pouſſée preſque auſſi loin que le relâchement des mœurs. Très-volontiers.

Tout cela ſans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un Critique auſſi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir ſans répandre des larmes de tendreſſe & de plaiſir ? je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne ſauroit oublier ſa mere !

Tu connois donc ce Tuteur ? lui dit le Comte au premier Acte. *Comme ma mere*, répond Figaro. Un avare auroit dit : *Comme mes poches*. Un Petit-Maître eût répondu : *Comme moi-même*. Un ambitieux : *Comme le chemin de Verſailles* ; & le Journaliſte de Bouillon : *Comme mon Libraire* : les comparaiſons de chacun ſe tirant toujours de l'objet intéreſſant. *Comme ma mere*, a dit le fils tendre & reſpectueux !

Dans un autre endroit encore, *Ah vous êtes charmant!* lui dit le Tuteur. Et ce bon, cet honnête Garçon, qui pouvoit gaiement aſſimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ſes Maîtreſſes, en revient toujours à ſa bonne mere, & répond à ce mot : *Vous êtes charmant ! — Il eſt vrai, Monſieur, que ma mere me l'a dit autrefois*. Et le Journal de Bouillon ne relève point de pareils traits ! Il faut avoir le cerveau bien deſſéché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas les ſentir !

Sans compter mille autres fineſſes de l'Art répandues à pleines mains dans cet Ouvrage. Par exemple, on ſait que les Comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne & petite Amoureuſe ; emplois de grands, moyens & petits Valets ; emplois de Niais, d'Important, de Croquant, de Payſan, de Tabellion, de Bailly : mais on ſait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de Bâillant. Qu'a fait l'Auteur pour former un Comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au Théâtre ? Il s'eſt donné le ſoin de lui raſſembler dans une ſeule phraſe, toutes les ſyllabes bâillantes du françois : *Rien... qu'en... l'en... en... ten... dant... parler* : ſyllabes en effet qui feroient bâiller un mort, & parviendroient à deſſerrer les dents même de l'envie !

Et cet endroit admirable où, preſſé par les reproches du Tuteur qui lui crie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à ſe faire ſauter le crâne & jaillir la cervelle, que leur direz-vous ?* Le naïf Barbier répond : *Eh parbleu ! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous béniſſe ; & va te coucher à celui qui dort.* Réponſe en effet ſi juſte, ſi chrétienne & ſi admirable, qu'un de ces fiers Critiques qui ont leurs entrées au Paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : » Diable ! l'Auteur a dû

» rester au moins huit jours à trouver cette ré-
» plique « !

Et le Journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre & papier, Approbation & Privilége, à mettre un pareil Ouvrage au-dessous même de la critique ! On me couperoit le cou, Monsieur, que je ne saurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le Cruel ! *Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le Théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre Actes, & le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique ?*

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'Ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce Journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes & ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la Pièce d'aucuns des *calembourgs*, *jeux de mots*, &c. qui lui eussent nui le premier jour, l'Auteur a fait rentrer dans les Actes restés au Théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'Acte au porte-feuille : tel un Charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à

cheviller & boucher les moindres trous de ſon ouvrage.

Paſſerons-nous ſous ſilence le reproche aigu qu'il fait à la jeune perſonne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée*? Il eſt vrai que, pour échapper aux conſéquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter ſur autrui, comme s'il n'en étoit pas l'Auteur, en employant cette expreſſion banale: *On trouve à la jeune perſonne*, &c. On trouve!...

Que vouloit-il donc qu'elle fît? Quoi? Qu'au lieu de ſe prêter aux vues d'un jeune Amant très-aimable & qui ſe trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épouſât le vieux podagre Médecin? Le noble établiſſement qu'il lui deſtinoit-là! & parce qu'on n'eſt pas de l'avis de Monſieur, on *a tous les défauts d'une fille mal élevée!*

En vérité, ſi le Journal de Bouillon ſe fait des amis en France par la juſteſſe & la candeur de ſes Critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, & qu'il eſt ſur-tout un peu bien dur pour les Dames Eſpagnoles.

Eh! qui ſait ſi ſon Excellence, Madame la Comteſſe Almaviva, l'exemple des femmes de ſon état, & vivant comme un Ange avec

ſon

ſon mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne ſe reſſentira pas un jour des libertés qu'on ſe donne à Bouillon, ſur elle, avec Approbation & Privilége?

L'imprudent Journaliſte a-t-il au moins réfléchi que ſon Excellence, ayant, par le rang de ſon mari, le plus grand crédit dans les Bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque penſion ſur la Gazette d'Eſpagne, ou la Gazette elle-même, & que dans la carriere qu'il embraſſe, il faut garder plus de ménagemens pour les femmes de qualité? Qu'eſt-ce que cela me fait à moi? L'on ſent bien que c'eſt pour lui ſeul que j'en parle!

Il eſt temps de laiſſer cet Adverſaire; quoiqu'il ſoit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me ſoutenir en cinq Actes, je me ſuis mis en quatre pour ramener le Public.* Eh quand cela ſeroit! Dans un moment d'oppreſſion, ne vaut-il pas mieux ſacrifier un cinquième de ſon bien que de le voir aller tout entier au pillage?

Mais ne tombez pas, cher Lecteur... (Monſieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma Pièce qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre Actes, eſt réellement & de fait en cinq,

qui ſont le 1^er^, le 2^e^, le 3^e^, le 4^e^ & le 5^e^., à l'ordinaire.

Il eſt vrai que, le jour du combat, voyant les Ennemis acharnés, le Parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer; & trop certain que ces mugiſſemens ſourds, précurſeurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de Pièces en cinq Actes (comme la mienne), toutes très-bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auroient pas été au Diable en entier (comme la mienne), ſi l'Auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le Dieu des cabales eſt irrité, dis-je aux Comédiens avec force;

Enfans! un ſacrifice eſt ici néceſſaire.

Alors, faiſant la part au Diable & déchirant mon manuſcrit: Dieu des Siffleurs, Moucheurs, Cracheurs, Touſſeurs & Perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du ſang! bois mon quatrieme Acte, & que ta fureur s'appaiſe!

A l'inſtant vous euſſiez vu ce bruit infernal qui faiſoit pâlir & broncher les Acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir; l'applaudiſſement lui ſuccéder, & des bas-fonds du Parterre un *bravo* général s'élever en circulant juſqu'aux hauts bancs du Paradis.

De cet exposé, Monsieur, il suit que ma Pièce est restée en cinq Actes, qui sont le 1er, le 2e, le 3e au Théâtre, le 4e au diable, & le 5e avec les trois premiers. Tel Auteur même vous soutiendra que ce 4e Acte, qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la Pièce; en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde; il me suffit d'avoir prouvé mon dire. Il me suffit, en faisant mes cinq Actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace, Aubignac & les Modernes; & d'avoir mis ainsi l'honneur de la règle à couvert.

Par le second arrangement, le Diable a son affaire; mon char n'en roule pas moins bien sans la cinquieme roue; le Public est content, je le suis aussi. Pourquoi le Journal de Bouillon ne l'est-il pas? — Ah! Pourquoi! C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies assez sérieuses, ni les graves assez enjouées.

Je me flatte, Monsieur, que cela s'appelle raisonner principes, & que vous n'êtes pas mécontent de mon petit syllogisme.

Reste à répondre aux observations dont quelques personnes ont honoré le moins important des Drames hazardés depuis un siècle au Théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux Comédiens, à moi-même, ſans ſignature & vulgairement appellées anonymes ; on juge à l'âpreté du ſtyle, que leurs Auteurs, peu verſés dans la critique, n'ont pas aſſez ſenti qu'une mauvaiſe Pièce n'eſt point une mauvaiſe action, & que telle injure convenable à un méchant homme, eſt toujours déplacée à un méchant Ecrivain. Paſſons aux autres.

Des Connoiſſeurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des uſages François par un Plaiſant de Séville à Séville ; tandis que la vraiſemblance exigeoit qu'il s'égayât ſur les mœurs Eſpagnoles. Ils ont raiſon : j'y avois même tellement penſé, que pour rendre la vraiſemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord réſolu d'écrire & de faire jouer la Pièce en langage Eſpagnol ; mais un homme de goût m'a fait obſerver qu'elle en perdroit peut-être un peu de ſa gaieté pour le Public de Paris ; raiſon qui m'a déterminé à l'écrire en François ; enſorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de ſacrifices à la gaieté ; mais ſans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

Un autre Amateur, ſaiſiſſant l'inſtant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus ſérieux, que ma Pièce reſſembloit à *On ne s'aviſe jamais de tout.* — Reſſembler,

Monſieur ! Je ſoutiens que ma Pièce eſt, *On ne s'aviſe jamais de tout*, lui-même. = Et comment cela ? — C'eſt qu'on ne s'étoit pas encore aviſé de ma Pièce. L'Amateur reſta court, & l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochoit, on ne s'aviſe jamais de tout, eſt un homme qui ne s'eſt jamais aviſé de rien.

Quelques jours après, ceci eſt plus ſérieux; chez une Dame incommodée, un Monſieur grave, en habit noir, coiffure bouffante & canne à corbin, lequel touchoit légèrement le poignet de la Dame, propoſa civilement pluſieurs doutes ſur la vérité des traits que j'avois lancé contre les Médecins. Monſieur, lui dis-je, Etes-vous ami de quelqu'un d'eux? Je ſerois déſolé qu'un badinage... = On ne peut pas moins: je vois que vous ne me connoiſſez pas ; je ne prends jamais le parti d'aucun ; je parle ici pour le Corps en général. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaiſanterie, ajoutai-je, vous ſavez, Monſieur, qu'on ne demande jamais ſi l'hiſtoire eſt vraie, mais ſi elle eſt bonne. = Eh ! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier ? — A merveille, Docteur, dit la Dame. Le Monſtre qu'il eſt ! n'a-t-il pas oſé parler mal auſſi de nous ! Faiſons cauſe commune.

A ce mot de *Docteur*, je commençai à ſoupçonner qu'elle parloit à ſon Médecin. Il eſt

vrai, Madame & Monſieur, repris-je avec modeſtie, que je me ſuis permis ces légers torts, d'autant plus aiſément qu'ils tirent moins à conſéquence.

Eh ! qui pourroit nuire à deux Corps puiſſans, dont l'empire embraſſe l'univers & ſe partage le monde ! Malgré les Envieux, les Belles y règneront toujours par le plaiſir, & les Médecins par la douleur : & la brillante ſanté nous ramène à l'Amour, comme la maladie nous rend à la Médecine.

Cependant je ne ſais ſi, dans la balance des avantages, la Faculté ne l'emporte pas un peu ſur la Beauté. Souvent on voit les Belles nous renvoyer aux Médecins ; mais plus ſouvent encore, les Médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux Belles.

En plaiſantant donc, il faudroit peut-être avoir égard à la différence des reſſentimens, & ſonger que, ſi les Belles ſe vengent en ſe ſéparant de nous, ce n'eſt-là qu'un mal négatif ; au lieu que les Médecins ſe vengent en s'en emparant, ce qui devient très-poſitif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent ; au lieu que les Belles, toutes belles qu'elles ſont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des Belles nous les rend bientôt moins néceſſaires ; au lieu que l'uſage des Médecins finit par nous les rendre indiſpenſables.

Enfin que l'un de ces empires ne ſemble établi que pour aſſurer la durée de l'autre ; puiſque, plus la verte jeuneſſe eſt livrée à l'Amour, plus la pâle vieilleſſe appartient ſûrement à la Médecine.

Au reſte, ayant fait contre moi cauſe commune, il étoit juſte, Madame & Monſieur, que je vous offriſſe en commun mes juſtifications. Soyez donc perſuadés que, faiſant profeſſion d'adorer les Belles & de redouter les Médecins, c'eſt toujours en badinant que je dis du mal de la beauté ; comme ce n'eſt jamais ſans trembler que je plaiſante un peu la Faculté.

Ma déclaration n'eſt point ſuſpecte à votre égard Meſdames, & mes plus acharnés ennemis ſont forcés d'avouer que, dans un inſtant d'humeur où mon dépit contre une Belle alloit s'épancher trop librement ſur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au 25^e. Couplet, &, par le plus prompt repentir, faire ainſi dans le 26e. amende-honorable aux Belles irritées :

Sexe charmant, ſi je décèle
Votre cœur en proie au deſir,
Souvent à l'amour infidèle,
Mais toujours fidèle au plaiſir ;
D'un badinage, ô mes Déeſſes !
Ne cherchez point à vous venger :
Tel gloſe, hélas ! ſur vos foibleſſes
Qui brûle de les partager.

Quant à vous, Monſieur le Docteur, on ſait aſſez que Moliere . . .

— Au déſeſpoir, dit-il en ſe levant, de ne pouvoir profiter plus long-temps de vos lumières ; mais l'humanité qui gémit ne doit pas ſouffrir de mes plaiſirs. Il me laiſſa ma foi, la bouche ouverte avec ma phraſe en l'air. Je ne ſais pas, dit la belle malade en riant, ſi je vous pardonne ; mais je vois bien que notre Docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre, Madame ? Il ne ſera jamais le mien. — Eh ! pourquoi ? — Je ne ſais ; Je craindrois qu'il ne fût au-deſſous de ſon état, puiſqu'il n'eſt pas au-deſſus des plaiſanteries qu'on en peut faire.

Ce Docteur n'eſt pas de mes gens. L'homme aſſez conſommé dans ſon art pour en avouer de

bonne-foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infaillible ; tel est mon Médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites ; en me donnant ses conseils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement & sans faste la plus noble fonction d'une ame éclairée & sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, & c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, & la nature fait le reste. Aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est-il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatué qui lui dit gravement : » De quatre-vingt fluxions de poitrine que j'ai » traitées cet Automne, un seul malade a péri » dans mes mains ; mon Docteur répond en souriant : » Pour moi, j'ai prêté mes secours à plus » de cent cet Hiver ; hélas ! je n'en ai pu sauver » qu'un seul «. Tel est mon aimable Médecin. — Je le connois. = Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un Pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendroit mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeller mon amende-honorable au beau sexe, je devois lui chanter le Couplet de la bégueule ; il est tout fait pour lui.

Pour égayer ma Poéſie,
Au hazard j'aſſemble des traits:
J'en fais, Peintre de fantaiſie,
Des tableaux, jamais des Portraits.
La Femme d'eſprit, qui s'en moque,
Sourit finement à l'Auteur :
Pour l'imprudente qui s'en choque,
Sa colere eſt ſon délateur.

— A propos de Chanſon, dit la Dame. Vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre Pièce aux François ! moi qui n'ai de petite Loge qu'aux Italiens ! Pourquoi n'en avoir pas fait un Opéra Comique? ce fut, dit-on, votre premiere idée. La Pièce eſt d'un genre à comporter de la muſique.

— Je ne ſais ſi elle eſt propre à la ſupporter; ou ſi je m'étois trompé d'abord en le ſuppoſant: mais ſans entrer dans les raiſons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, Madame, répond à tout.

Notre Muſique Dramatique reſſemble trop encore à notre Muſique chanſonniere pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaité franche. Il faudra commencer à l'employer ſérieuſement au Théâtre quand on ſentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler ; quand nos Muſiciens ſe rapprocheront de la nature, & ſur-tout ceſſeront de

s'impoſer l'abſurde loi de toujours revenir à la premiere partie d'un air après qu'ils en ont dit la ſeconde. Eſt-ce qu'il y a des Repriſes & des Rondeaux dans un Drame ? Ce cruel radotage eſt la mort de l'intérêt, & dénote un vide inſupportable dans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la Muſique ſans inconſtance & même ſans infidélité ; ſouvent, aux Pièces qui m'attachent le plus, je me ſurprends à pouſſer de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Eh ! va donc Muſique ! pourquoi toujours répéter ? N'es-tu pas aſſez lente ? Au lieu de narrer vivement, tu rabaches ! au lieu de peindre la paſſion, tu t'accroches aux mots ! Le Poëte ſe tue à ſerrer l'évènement, & toi tu le délayes ! Que lui ſert de rendre ſon ſtyle énergique & preſſé, ſi tu l'enſévelis ſous d'inutiles fredons ? Avec ta ſtérile abondance, reſte, reſte aux Chanſons pour toute nourriture, juſqu'à ce que tu connoiſſes le langage ſublime & tumultueux des paſſions.

En effet, ſi la déclamation eſt déja un abus de la narration au Théâtre, le chant, qui eſt un abus de la déclamation, n'eſt donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phraſes & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croiſſant, l'intérêt marche à ſens contraire ;

l'action s'allanguit ; quelque chose me manque ; je deviens distrait ; l'ennui me gagne ; & si je cherche alors à deviner ce que je voudrois, il m'arrive souvent de trouver que je voudrois la fin du Spectacle.

Il est un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la Musique ; mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement la Danse élevée est déja le modèle du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractère. Il ne danse pas encore ; mais d'aussi loin qu'il paroît, son port libre & dégagé fait déja lever la tête aux Spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisirs. Il est parti..... Pendant que le Musicien redit vingt fois ses phrases & monotone ses mouvemens, le Danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légèrement à petits bonds, reculer à grands pas & faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence? Tantôt sur un pied, gardant le plus savant équilibre, & suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures, il étonne, il surprend par l'immobilité de son à plomb..... Et soudain, comme s'il regrettoit le tems du repos, il part comme un trait, vole au fond du Théâtre, &

revient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut ſuivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonner, ſe répéter, ſe radoter; il ne ſe répète point, lui! tout en déployant les mâles beautés d'un corps ſouple & puiſſant, il peint les mouvemens violens dont ſon ame eſt agitée: il vous lance un regard paſſionné que ſes bras mollement ouverts rendent plus expreſſif: &, comme s'il ſe laſſoit bientôt de vous plaire, il ſe relève avec dédain, ſe dérobe à l'œil qui le ſuit, & la paſſion la plus fougueuſe ſemble alors naître & ſortir de la plus douce ivreſſe. Impétueux, turbulent, il exprime une colere ſi bouillante & ſi vraie qu'il m'arrache à mon ſiege & me fait froncer le ſourcil. Mais, reprenant ſoudain le geſte & l'accent d'une volupté paiſible, il erre nonchalamment avec une grace, une molleſſe, & des mouvemens ſi délicats, qu'il enlève autant de ſuffrages qu'il y a de regards attachés ſur ſa Danſe enchantereſſe.

Compoſiteurs! chantez comme il danſe, & nous aurons, au lieu d'Opéra, des Mélodrames! Mais j'entends mon éternel Cenſeur, (je ne ſais plus s'il eſt d'ailleurs ou de Bouillon,) qui me dit: Que prétend-t-on par ce tableau? Je vois un talent ſupérieur, & non la Danſe en général. C'eſt dans ſa marche ordinaire qu'il faut ſaiſir un

art pour le comparer & non dans ſes efforts les plus ſublimes. N'avons-nous pas.....

— Je l'arrête à mon tour. Eh quoi? ſi je veux peindre un courſier & me former une juſte idée de ce noble animal; irai-je le chercher hongre & vieux, gémiſſant au timon du fiacre, ou trottinant ſous le plâtrier qui ſiffle? Je le prends au haras, fier Etalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre & ſoufflant le feu par les nazeaux; bondiſſant de deſirs & d'impatience, ou fendant l'air qu'il électriſe, & dont le bruſque henniſſement réjouit l'homme & fait treſſaillir toutes les cavalles de la contrée. Tel eſt mon Danſeur.

Et quand je crayonne un art, c'eſt parmi les plus grands ſujets qui l'exercent que j'entends choiſir mes modèles; tous les efforts du génie..... mais je m'éloigne trop de mon ſujet, revenons au Barbier de Séville..... ou plutôt, Monſieur, n'y revenons pas. C'eſt aſſez pour une bagatelle. Inſenſiblement je tomberois dans le défaut reproché trop juſtement à nos François, de toujours faire de petites Chanſons ſur les grandes affaires, & de grandes diſſertations ſur les petites.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,
L'AUTEUR.

PERSONNAGES.

(Les habits des Acteurs doivent être dans l'ancien coſtume Eſpagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA, *Grand d'Eſpagne, amant inconnu de Roſine, paroît, au premier Acte, en veſte & culotte de ſatin; il eſt enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape eſpagnole; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme. Au 2e. Acte: habit uniforme de Cavalier, avec des mouſtaches & des bottines. Au 3e. habillé en Bachelier; cheveux ronds; grande fraiſe au cou; veſte, culotte, bas & manteau d'Abbé. Au 4e. Acte, il eſt vêtu ſuperbement à l'Eſpagnole avec un riche manteau; par-deſſus tout, le large manteau brun dont il ſe tient enveloppé.*

BARTHOLO, *Médecin, Tuteur de Roſine: habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraiſe & manchettes relevées; une ceinture noire; & quand il veut ſortir de chez lui, un long manteau écarlate.*

ROSINE, *jeune perſonne d'extraction noble & Pupille de Bartholo; habillée à l'Eſpagnole.*

FIGARO, *Barbier de Séville: en habit de majo Eſpagnol. La tête couverte d'une reſcille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur, autour de la forme; un fichu de ſoie, attaché fort lâche à ſon cou; gilet & haut-de-chauſſe de ſatin, avec des boutons & boutonnieres frangés d'argent; une grande ceinture de ſoie; les jarretières nouées avec des glands qui pendent ſur chaque jambe; veſte de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs & ſouliers gris.*

DON BAZILE, *Organiſte, Maître à chanter de Roſine;*

chapeau noir rabattu, ſoutanelle & long manteau, ſans fraiſe ni manchettes.

LA JEUNESSE, *vieux Domeſtique de Bartholo.*

L'ÉVEILLÉ, *autre Valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue & veſte de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le paſſage des bras, ſont pendantes par derrière.*

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, *Homme de Juſtice, avec une longue baguette blanche à la main.*

PLUSIEURS ALGOUAZILS & VALETS *avec des flambeaux.*

La Scène eſt à Séville, dans la rue & ſous les fenêtres de Roſine, au premier Acte; & le reſte de la Pièce dans la Maiſon du Docteur Bartholo.

On trouve chez le même Libraire la Muſique du Barbier de Séville gravée in-fol. *Prix 3 liv. 12. ſ.*



LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU LA PRÉCAUTION INUTILE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Rue de Séville, où toutes les croiſées ſont grillées.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *ſeul, en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire ſa montre, en ſe promenant.*

Le jour eſt moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de ſe montrer derrière ſa jalouſie eſt encore éloignée. N'importe;

il vaut mieux arriver trop-tôt que de manquer l'inſtant de la voir. Si quelque aimable de la Cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins ſous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé; il me prendroit pour un Eſpagnol du temps d'Iſabelle.—Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il eſt pour moi dans le cœur de Roſine — Mais quoi! ſuivre une femme à Séville, quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaiſirs ſi faciles? — Et c'eſt cela même que je fuis. Je ſuis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance, ou la vanité nous préſentent ſans ceſſe. Il eſt ſi doux d'être aimé pour ſoi-même; & ſi je pouvois m'aſſurer ſous ce déguiſement..... Au diable l'importun.

SCÈNE II.

FIGARO, LE COMTE *caché.*

FIGARO *une guittare ſur le dos attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne gaiement un papier & un crayon à la main.* (N°. 1.)

BANISSONS le chagrin,
Il nous conſume:
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume;
Réduit à languir,
L'homme ſans plaiſir

(N°. 1.) Voyez *la Partition de la Muſique gravée.*

Vivroit comme un ſot,
Et mourroit bientôt;
Juſques-là, ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourroit bientôt.
Le vin & la pareſſe
Se diſputent mon cœur....

Eh non! ils ne ſe le diſputent pas, ils y règnent paiſiblement enſemble.....

Se partagent.... mon cœur.

dit-on, ſe partagent?.... Eh mon Dieu! nos faiſeurs d'Opéra Comiques n'y regardent pas de ſi près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(*Il chante.*)
Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque choſe de beau, de brillant, de ſcintillant, qui eût l'air d'une penſée.
(*il met un genou en terre & écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendreſſe.....
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'eſt plat. Ce n'eſt pas ça.... Il me faut une oppoſition, une antithèſe:

Si l'une..... eſt ma maitreſſe,
L'autre.....

Eh parbleu j'y ſuis...

L'autre eſt mon ſerviteur.

Fort bien, Figaro !.... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur ;
Si l'une eſt ma maitreſſe,
L'autre eſt mon ſerviteur.
L'autre eſt mon ſerviteur,
L'autre eſt mon ſerviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnemens là-deſſous, nous verrons encore, Meſſieurs de la cabale, ſi je ne ſais ce que je dis. (*Il apperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part.

(*il ſe relève.*)

LE COMTE *à part.*

Cet homme ne m'eſt pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'eſt pas un Abbé ! Cet air altier & noble...

LE COMTE.

Cette tournure groteſque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'eſt le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'eſt ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'eſt lui-même, Monſeigneur.

LE COMTE.

Maraud ! ſi tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnois ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoiſſois pas, moi. Te voilà ſi gros & ſi gras.....

FIGARO.

Que voulez-vous, Monſeigneur, c'eſt la miſère.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avois autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monſeigneur; & ma reconnoiſſance.....

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguiſement que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque choſe; & deux hommes qui jaſent, ſont moins ſuſpects qu'un ſeul qui ſe promène. Ayons l'air de jaſer. Eh bien cet emploi?

FIGARO.

Le Miniſtre ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer, ſur le champ, Garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'Armée?

FIGARO.

Non; dans les haras d'Andalouſie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début !

FIGARO.

Le poſte n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le diſtrict des panſemens & des drogues, je vendois ſouvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les ſujets du Roi !

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remède univerſel: mais qui n'ont pas laiſſé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.

Quitté ? C'eſt bien lui-même ; on m'a deſſervi auprès des Puiſſances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle & livide.....

LE COMTE.

Oh grace ! grace, ami ! Eſt-ce que tu fais auſſi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant ſur ton genou, & chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà préciſément la cauſe de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Miniſtre que

je faiſois, je puis dire aſſez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux Journaux, qu'il couroit des Madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a ſu que j'étois imprimé tout vif, il a pris la choſe au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, ſous prétexte que l'amour des Lettres eſt incompatible avec l'eſprit des affaires.

LE COMTE.

Puiſſamment raiſonné! & tu ne lui fis pas repréſenter.....

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; perſuadé qu'un Grand nous fait aſſez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me ſouviens qu'à mon ſervice tu étois un aſſez mauvais ſujet.

FIGARO.

Eh mon Dieu, Monſeigneur, c'eſt qu'on veut que le pauvre ſoit ſans défaut.

LE COMTE.

Pareſſeux, dérangé.....

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un Domeſtique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de Maîtres qui fuſſent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette Ville?

FIGARO:

Non pas tout de ſuite.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Un moment..... J'ai cru que c'étoit elle.... Dis toujours, je t'entends de reſte.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus eſſayer de nouveau mes talens littéraires; & le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah miſéricorde!

FIGARO.

Pendant ſa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalouſie.

En vérité, je ne ſais comment je n'eus pas le plus grand ſuccès; car j'avois rempli le parterre des plus excellens Travailleurs; des mains..... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudiſſemens ſourds; & d'honneur, avant la Pièce, le café m'avoit paru dans les meilleures diſpoſitions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah! la cabale! Monſieur l'Auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre: pourquoi pas? Ils m'ont ſifflé; mais ſi jamais je puis les raſſembler....

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux ?

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ! Morbleu !

LE COMTE.

Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ſes Juges ?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie eſt trop courte pour uſer un pareil reſſentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuſe colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'eſt mon bon Ange, Excellence, puiſque je ſuis aſſez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des Lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, & que livrés au mépris où ce riſible acharnement les conduit, tous les Inſectes, les Mouſtiques, les Couſins, les Critiques, les Maringouins, les Envieux, les Feuilliſtes, les Libraires, les Cenſeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureux Gens de Lettres, achevoit de déchiqueter & ſucer le peu de ſubſtance qui leur reſtoit ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes & léger d'argent ; à la fin convaincu que l'utile

revenu du raſoir eſt préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; & mon bagage en ſautoir; parcourant philoſophiquement les deux Caſtilles, la Manche, l'Eſtramadoure, la Siera-Morena, l'Andalouſie; accueilli dans une ville, empriſonné dans l'autre, & par-tout ſupérieur aux évènemens; aidant au bon tems, ſupportant le mauvais; me moquant des ſots, bravant les méchans; riant de ma miſere & faiſant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à ſervir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philoſophie auſſi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me preſſe de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds.

(*Ils ſe cachent.*)

SCÈNE III.

BARTHOLO, ROSINE. (*La jalousie du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Rosine se mettent à la fenêtre.*)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer! Cette Jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile?

ROSINE.

C'est une Comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque Drame encore! Quelque sottise d'un nouveau genre! (*)

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les Journaux & l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare!....

(*) Bartholo n'aimoit pas les Drames. Peut-être avoit-il fait quelque Tragédie dans sa jeunesse.

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre ſiècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottiſes de toute eſpèce : la liberté de penſer, l'attraction, l'électricité, le tolérantiſme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, & les drames.....

ROSINE, *le papier lui échappe & tombe dans la rue.*

Ah! ma chanſon ! ma chanſon eſt tombée en vous écoutant; courez, courez donc, Monſieur, ma chanſon; elle ſera perdue.

BARTHOLO.

Que diable auſſi, l'on tient ce qu'on tient.

(*Il quitte le Balcon.*)

ROSINE, *regarde en dedans & fait ſigne dans la rue.*

S't, s't; (*le Comte paroît*) ramaſſez vîte & ſauvez-vous. (*Le Comte ne fait qu'un ſaut, ramaſſe le papier & rentre.*)

BARTHOLO *ſort de la maiſon, & cherche.*

Où donc eſt-il ? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez-là une jolie commiſſion ! Il eſt donc paſſé quelqu'un ?

ROSINE.

Je n'ai vu perſonne.

BARTHOLO *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher..... Bartholo, vous n'êtes qu'un ſot, mon ami: ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalouſies ſur la rue. (*Il rentre*).

ROSINE *toujours au Balcon.*

Mon excuſe eſt dans mon malheur: ſeule, enfermée, en butte à la perſécution d'un homme odieux; eſt-ce un crime de tenter à ſortir d'eſclavage?

BARTHOLO *paroiſſant au Balcon.*

Rentrez, Signora; c'eſt ma faute ſi vous avez perdu votre chanſon; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalouſie à la clé.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, FIGARO. (*Ils entrent avec précaution.*)

LE COMTE.

A PRÉSENT qu'ils ſont retirés; examinons cette chanſon, dans laquelle un myſtère eſt ſûrement renfermé. C'eſt un billet!

FIGARO.

Il demandoit ce que c'eſt que la Précaution inutile !

LE COMTE *lit vivement.*

» Votre empreſſement excite ma curioſité; ſitôt » que mon Tuteur ſera ſorti, chantez indiffé- » remment ſur l'air connu de ces couplets, quel- » que choſe qui m'apprenne enfin le nom, » l'état & les intentions de celui qui paroît s'atta- » cher ſi obſtinément à l'infortunée Roſine.

FIGARO, *contrefaiſant la voix de Roſine.*

Ma chanſon, ma chanſon eſt tombée; courez, courez donc, (*Il rit*) ah, ah, ah, ah ! O ces femmes! voulez-vous donner de l'adreſſe à la plus ingénue ? enfermez-là.

LE COMTE.

Ma chère Roſine !

FIGARO.

Monſeigneur, je ne ſuis plus en peine des motifs de votre maſcarade; vous faites ici l'amour en perſpective.

LE COMTE.

Te voilà inſtruit, mais ſi tu jaſes.....

FIGARO.

Moi jaſer ! je n'employerai point pour vous raſſurer les grandes phraſes d'honneur & de dévoûment dont on abuſe à la journée; je n'ai qu'un mot: mon intérêt vous répond de moi; peſez tout à cette balance &.....

LE

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hazard m'a fait rencontrer au Prado, il y a ſix mois, une jeune perſonne d'une beauté..... Tu viens de la voir! Je l'ai fait chercher envain partout Madrid. Ce n'eſt que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Roſine, eſt d'un ſang noble, orpheline & mariée à un vieux Médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiſeau ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du Docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'eſt une hiſtoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galans & les écarter; elle n'eſt encore que ſa pupille, mais bientôt.....

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah quelle nouvelle! J'étois réſolu de tout oſer pour lui préſenter mes regrets; & je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, & l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui deſtine. Tu connois donc ce Tuteur?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme eſt-ce ?

FIGARO *vivement.*

C'eſt un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, ruſé, raſé, blaſé, qui guette & furete & gronde & geint tout à la fois.

LE COMTE *impatienté.*

Eh ! je l'ai vu. Son caractère ?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de ſa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainſi ſes moyens de plaire ſont.....

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité ?

FIGARO.

Tout juſte autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en ſe rendant heureux.....

FIGARO.

C'eſt faire à la fois le bien public & particulier : Chef-d'œuvre de morale, en vérité, Monſeigneur !

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galans lui fait fermer ſa porte?

FIGARO.

A tout le monde: s'il pouvoit la calfeutrer....

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai. *Primo*, la maiſon que j'occupe appartient au Docteur qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah?

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoiſſance, je lui promets dix piſtoles d'or par an, *gratis* auſſi.

LE COMTE *impatienté*.

Tu es ſon locataire?

FIGARO.

De plus, ſon Barbier, ſon Chirurgien, ſon Apothicaire; il ne ſe donne pas dans ſa maiſon un coup de raſoir, de lancette ou de piſton, qui ne ſoit de la main de votre ſerviteur.

LE COMTE *l'embraſſe*.

Ah! Figaro, mon ami, tu ſeras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peſte! comme l'utilité vous a bientôt rappro-

ché les diſtances ! parlez-moi des gens paſſionnés !

LE COMTE.

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Roſine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO.

C'eſt bien-là un propos d'amant ! Eſt-ce que je l'adore, moi ? Puſſiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah ! ſi l'on pouvoit écarter tous les ſurveillans !

FIGARO.

C'eſt à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures ſeulement.

FIGARO,

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien !

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête ſi la Pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocens...

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Eſt-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous be-

ſoin de mon miniſtère. Il ne s'agit que de les traiter enſemble.

LE COMTE.

Mais ce Médecin peut prendre un ſoupçon.

FIGARO.

Il faut marcher ſi vîte, que le ſoupçon n'ait pas le tems de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le Colonel eſt de mes amis.

FIGARO.

Bon. Préſentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement; il faudra bien qu'il vous héberge; & moi, je me charge du reſte.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne ſeroit même pas mal que vous euſſiez l'air entre deux vins.....

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu leſtement ſous cette apparence déraiſonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus preſſé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi?

FIGARO.

Ah oui! Moi! Nous ſerons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raiſon.

FIGARO.

C'eſt que vous ne pourrez peut-être pas ſoutenir ce perſonnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi (*prenant un ton ivre*). N'eſt-ce point ici la maiſon du Docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes ſeulement un peu plus avinées (*d'un ton plus ivre*). N'eſt-ce pas ici la maiſon.....

LE COMTE.

Fi donc! Tu as l'ivreſſe du peuple.

FIGARO.

C'eſt la bonne; c'eſt celle du plaiſir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'eſt notre homme: éloignons-nous juſqu'à ce qu'il ſoit parti.

SCÈNE V.

LE COMTE & FIGARO *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *ſort en parlant à la maiſon.*

JE reviens à l'inſtant; qu'on ne laiſſe entrer perſonne. Quelle ſottiſe à moi d'être deſcendu! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter..... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage ſe fît ſecrettement demain: & point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

QU'AI-JE entendu? Demain il épouſe Roſine en ſecret!

FIGARO.

Monſeigneur, la difficulté de réuſſir, ne fait qu'ajouter à la néceſſité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel eſt donc ce Bazile qui ſe mêle de ſon mariage?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la Muſique à ſa pupille, infatué de ſon art, friponneau, beſoigneux, à genoux devant un écu, & dont il ſera facile de venir à bout, Monſeigneur..... *Regardant à la jalouſie.* La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derriere ſa jalouſie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas: *chantez indifféremment?*

c'eſt-à-dire, chantez, comme ſi vous chantiez... ſeulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puiſque j'ai commencé à l'intéreſſer ſans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*il déploie le papier que Roſine a jeté.*) Mais comment chanter ſur cette muſique? Je ne ſais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monſeigneur, eſt excellent: en amour, le cœur n'eſt pas difficile ſur les productions de l'eſprit... & prenez ma guitarre.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en faſſe? j'en joue ſi mal!

FIGARO.

Eſt-ce qu'un homme comme vous ignore quelque choſe? Avec le dos de la main; from, from, from... Chanter ſans guitarre à Séville! vous feriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépiſté.
(*Figaro ſe colle au mur ſous le balcon.*)

LE COMTE *chante en ſe promenant, & s'accompagnant ſur ſa guitarre.* (N°. 2.)

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez; je me ferai connoître.
Plus inconnu, j'oſois vous adorer:
En me nommant, que pourrois-je eſpérer?
N'importe, il faut obéir à ſon Maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu ! Courage, Monſeigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

Je ſuis Lindor; ma naiſſance eſt commune;
Mes vœux ſont ceux d'un ſimple Bachelier;
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant Chevalier,
A vous offrir le rang & la fortune !

FIGARO.

Eh comment diable ! Je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour ſans eſpoir;
Je bornerai mes plaiſirs à vous voir;
Et puiſſiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO.

Oh ma foi ! pour celui-ci ! . . . . . (*Il s'approche & baiſe le bas de l'habit de ſon Maître.*)

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE *en-dedans, chante.*

AIR *du Maître en Droit.*

Tout me dit que Lindor eſt charmant,
Que je dois l'aimer conſtamment....

(*On entend une croiſée qui ſe ferme avec bruit.*)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé ſa fenêtre ; quelqu'un apparemment eſt entré chez elle.

FIGARO.

Ah la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle eſt priſe, Monſeigneur.

LE COMTE.

Elle ſe ſert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor eſt charmant.* Que de graces ! que d'eſprit !

FIGARO.

Que de ruſe ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle ſe donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle paſſera plutôt à travers cette jalouſie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en eſt fait, je ſuis à ma Roſine..... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monſeigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monſieur Figaro? je n'ai qu'un mot à vous dire: elle ſera ma femme; & ſi vous ſervez bien mon projet en lui cachant mon nom... tu m'entends, tu me connois....

FIGARO.

Je me rends. Allons Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre ſuſpects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon Art, je vais, d'un ſeul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalouſie, fourvoyer l'intrigue, & renverſer tous les obſtacles. Vous, Monſeigneur, chez moi,

l'habit de ſoldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or: c'eſt le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE COMTE.

Et ta Guitarre?

FIGARO, *revient.*

J'oublie ma Guitarre! Moi! je ſuis donc fou!
(*il s'enva.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO, *revient.*

Ah! réellement je ſuis frappé! ma Boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Conſilio Manuque*, FIGARO. (*il s'enfuit.*)

Fin du premier Acte

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'appartement de ROSINE. *La croiſée dans le fond du Théâtre eſt fermée par une jalouſie grillée.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINE, *ſeule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier ſur la table & ſe met à écrire.*

MARCELINE eſt malade ; tous les gens ſont occupés ; & perſonne ne me voit écrire. Je ne ſais ſi ces murs ont des yeux & des oreilles, ou ſi mon Argus a un génie mal-faiſant qui l'inſtruit à point nommé ; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine ſur-le-champ l'intention... Ah Lindor! (*Elle cachete la lettre*). Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalouſie parler longtemps au Barbier Figaro. C'eſt un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié ; ſi je pouvois l'entretenir un moment!

SCÈNE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE *surprise.*

AH! Monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, Madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, Monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? je n'entendois pas: mais....

FIGARO.

Avec un jeune Bachelier de mes parens, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentimens, de talens, & d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh, tout-à-fait bien, je vous assure! il se nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais, s'il n'eut pas quitté brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE.

ROSINE.

Il en trouvera, Monſieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'eſt pas fait pour reſter inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort-bien. (*haut*). Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à ſon avancement.

ROSINE.

Un défaut, Monſieur Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il eſt amoureux.

ROSINE.

Il eſt amoureux! & vous appelez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en eſt un que relativement à ſa mauvaiſe fortune.

ROSINE.

Ah! que le ſort eſt injuſte! & nomme-t-il la perſonne qu'il aime? je ſuis d'une curioſité...

FIGARO.

Vous êtes la derniere, Madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, Monſieur Figaro? je ſuis diſcrette;

ce jeune homme vous appartient, il m'intéreſſe infiniment.... dites-donc.

FIGARO *la regardant finement.*

Figurez-vous, la plus jolie petite mignone, douce, tendre, accorte & fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rozée, & des mains! des joues! des dents! des yeux....!

ROSINE.

Qui reſte en cette Ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'eſt charmant..... pour Monſieur votre parent. Et cette perſonne eſt?...

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'eſt là ſeule choſe que vous ayez oubliée, Monſieur Figaro. Dites donc, dites-donc vîte; ſi l'on rentroit je ne pourrois plus ſavoir....

FIGARO.

Vous le voulez abſolument, Madame? Eh bien! cette perſonne eſt.... la Pupille de votre Tuteur.

ROSINE.

La Pupille?.....

FIGARO.

Du Docteur Bartholo: oui, Madame.

ROSINE *avec émotion.*

Ah, Monſieur Figaro!... je ne vous crois pas, je vous aſſure.

FIGARO.

Et c'eſt ce qu'il brûle de venir vous perſuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, Monſieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, Madame; quand on cède à la peur du mal, on reſſent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarraſſer de tous vos ſurveillans, juſqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en reſtant abſolument tranquille.

FIGARO.

Eh, Madame! amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeuneſſe eſt ſi

malheureuſe aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour ſans repos, ou repos ſans amour.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Repos ſans amour... paroît....

FIGARO.

Ah ! bien languiſſant. Il ſemble, en effet, qu'amour ſans repos, ſe préſente de meilleure grace : & pour moi, ſi j'étois femme....

ROSINE, *avec embarras.*

Il eſt certain qu'une jeune perſonne ne peut empêcher un honnête-homme de l'eſtimer. Mais s'il alloit faire quelque imprudence, Monſieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*haut*). Si vous le lui défendiez expreſſément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE, *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien..... (*elle écoute.*)

FIGARO.

Perſonne, Madame.

ROSINE.

Que c'eſt par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu ! l'Amour a bien une autre allure !

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains seulement que rebuté par les difficultés....

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumière, allume un brasier, & que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré (*) de sa passion, moi qui n'y ai que voir !

ROSINE.

Dieux ! j'entends mon Tuteur. S'il vous trouvoit ici.... passez par le Cabinet du Clavecin & descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part.*) Voici qui vaut mieux que mes observations. (*Il entre dans le Cabinet.*)

(*) Le mot *enfiévré*, qui n'est plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains Littéraires ; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir : mais M. Figaro !...

SCÈNE III.

ROSINE, *ſeule.*

Je meurs d'inquiétude juſqu'à ce qu'il ſoit dehors... Que je l'aime ce bon Figaro ! c'eſt un bien honnête-homme, un bon parent ! Ah ! voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage, (*elle ſouffle la bougie, s'aſſied, & prend une broderie au tambour.*)

SCÈNE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colere.*

Ah ! malédiction ! l'enragé, le ſcélérat corſaire de Figaro ! Là, peut-on, ſortir un moment de chez ſoi, ſans être ſûr en rentrant....

ROSINE.

Qui vous met donc ſi fort en colere, Monſieur ?

BARTHOLO.

Ce damné Barbier qui vient d'écloper toute ma maiſon, en un tour de main ; il donne un narcotique à l'Eveillé, un ſternutatoire à la Jeuneſſe ; il ſaigne au pied Marceline : il n'y a pas

juſqu'à ma Mule... ſur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplaſme ! parce qu'il me doit cent écus, il ſe preſſe de faire des Mémoires. Ah, qu'il les apporte ! & perſonne à l'antichambre ; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monſieur ?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre ſans ſujet, que de m'expoſer ſans précaution ; tout eſt plein de gens entreprenans, d'audacieux.... N'a-t-on pas ce matin encore ramaſſé leſtement votre Chanſon pendant que j'allois la chercher ? oh ! je...

ROSINE.

C'eſt bien mettre à plaiſir de l'importance à tout ! le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu, que ſais-je ?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde ; & c'eſt toujours quelqu'un poſté-là exprès, qui ramaſſe les papiers, qu'une femme a l'air de laiſſer tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, Monſieur ?

BARTHOLO.

Oui, Madame, a l'air.

ROSINE *à part.*

Oh ! le méchant vieillard !

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire ſceller cette grille.

ROSINE

Faites mieux ; murez les fenêtres tout d'un coup; d'une priſon à un cachot, la différence eſt ſi peu de choſe !

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent ſur la rue ? Ce ne ſeroit peut-être pas ſi mal. . . . . Ce Barbier n'eſt pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE.

Vous donne-t-il auſſi de l'inquiétude ?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques ſont honnêtes !

BARTHOLO.

Ah ! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maiſon une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la ſouffler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi, vous n'accordez pas même qu'on ait

des principes contre la séduction de Monsieur Figaro ?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes ?

ROSINE *en colere.*

Mais, Monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort ?

BARTHOLO *stupéfait.*

Pourquoi ? . . . Pourquoi ? . . . Vous ne répondez pas à ma question sur ce Barbier ?

ROSINE *outrée.*

Eh bien oui, cet homme est entré chez moi ; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : & puissiez-vous en mourir de dépit !

(*Elle sort.*)

SCENE V.

BARTHOLO *seul.*

Oh ! les juifs ! les chiens de valets ! La Jeunesse ? l'Eveillé ? l'Eveillé maudit !

SCÈNE VI.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'EVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi.*

AAH, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peſte d'étourdi, quand ce Barbier eſt entré ici ?

L'EVEILLÉ.

Monſieur j'étois.... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque eſpiéglerie ſans doute ? Et tu ne l'as pas vu ?

L'EVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu ; puiſqu'il m'a trouvé tout malade à ce qu'il dit ; & faut bien que ça ſoit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl.... Ah, ah, aah...

BARTHOLO *le contrefait.*

Rien qu'en l'en entendant !... Où donc eſt ce vaurien de la Jeuneſſe ? Droguer ce petit garçon ſans mon ordonnance ! Il y a quelque friponnerie là deſſous.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. (*La Jeuneſſe arrive en vieillard avec une canne en béquille ; il éternue pluſieurs fois.*)

L'EVEILLÉ *toujours bâillant.*

LA Jeuneſſe.

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante.... cinquante fois. dans un moment (*il éternue*). Je ſuis briſé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il eſt entré quelqu'un chez Roſine, & vous ne me dites pas que ce Barbier.....

L'EVEILLÉ *continuant de bâiller.*

Eſt-ce que c'eſt quelqu'un donc Monſieur Figaro? Aah, ah....

BARTHOLO.

Je parie que le ruſé s'entend avec lui.

L'EVEILLÉ *pleurant comme un ſot.*

Moi... Je m'entends!....

LA JEUNESSE *éternuant.*

Eh mais, Monſieur, y a-t-il . . . y a-t-il de la juſtice?

BARTHOLO.

De la juſtice! C'eſt bon entre vous autres miſérables, la juſtice! Je ſuis votre maître moi, pour avoir toujours raiſon.

LA JEUNESSE *éternuant.*

Mais pardi, quand une choſe eſt vraie. ...

BARTHOLO.

Quand une choſe eſt vraie! ſi je ne veux pas qu'elle ſoit vraie, je prétends bien qu'elle ne ſoit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raiſon, vous verriez bien-tôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un ſervice terrible, & toujours un train d'enfer.

L'EVEILLÉ *pleurant.*

Un pauvre homme de bien eſt traité comme un miſérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi & t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah, Monſieur, je vous jure que ſans Made-

moiſelle, il n'y auroit... il n'y auroit pas moyen de reſter dans la maiſon.

(*Il ſort en éternuant*).

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO *caché dans le cabinet paroît de tems en tems, & les écoute.*

BARTHOLO.

Ah! Don Bazile, vous veniez donner à Roſine ſa leçon de muſique?

BAZILE

C'eſt ce qui preſſe le moins.

BARTHOLO.

J'ai paſſé chez vous ſans vous trouver.

BAZILE.

J'étois ſorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle aſſez fâcheuſe.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le Comte Almaviva eſt en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faiſoit chercher Roſine dans tout Madrid ?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & ſort tous les jours déguiſé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embuſquant le ſoir, armé, cuiraſſé...

BAZILE.

Bone Deus ! Se compromettre ! Suſciter une méchante affaire, à la bonne heure ; & pendant la fermentation calomnier à dire d'Experts ; *concedo*.

BARTHOLO.

Singulier moyen de ſe défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, Monſieur? Vous ne ſavez guères ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte abſurde, qu'on ne faſſe adopter aux

oiſifs d'une grande ville en s'y prenant bien : & nous avons ici des gens d'une adreſſe !.... D'abord un bruit léger, razant le ſol comme hirondelle avant l'orage, *Pianiſſimo* murmure & file & ſème en courant le trait empoiſonné. Telle bouche le recueille, & *piano*, *piano* vous le gliſſe en l'oreille adroitement. Le mal eſt fait, il germe, il rampe, il chemine, & *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne ſais comment, vous voyez calomnie ſe dreſſer, ſifler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend ſon vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, & tonne ; & devient, grace au Ciel, un cri général, un *creſcendo* public, un *chorus* univerſel de haîne & de proſcription. Qui diable y réſiſteroit ?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc-là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano-creſcendo* peut-il avoir à ma ſituation ?

BAZILE.

Comment, quel rapport ? Ce qu'on fait partout pour écarter ſon ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher ? Je prétends bien épouſer Roſine avant qu'elle apprenne ſeulement que ce Comte exiſte.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un inſtanr à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez léſiné ſur les frais; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un paſſe-droit évident, ſont des diſſonnances qu'on doit toujours préparer & ſauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO *lui donnant de l'argent.*

Il faut en paſſer par où vous voulez; mais finiſſons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout ſera terminé; c'eſt à vous d'empêcher que perſonne, aujourd'hui, ne puiſſe inſtruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce ſoir, Bazile?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage ſeul m'occupera toute la journée; n'y comptez pas.

BARTHOLO *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

BAZILE.

Restez, Docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX.

FIGARO, *seul, sortant du cabinet.*

OH! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la r'ouvrir au Comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE *accourant.* FIGARO.

ROSINE.

QUOI! vous êtes encore-là, Monsieur Figaro?

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, Mademoiselle.

Votre tuteur & votre maître de Muſique, ſe croyant ſeuls ici, viennent de parler à cœur ouvert....

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, Monſieur Figaro? Mais ſavez-vous que c'eſt fort mal.

FIGARO.

D'écouter? C'eſt pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur ſe diſpoſe à vous épouſer demain.

ROSINE.

Ah! grands Dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le tems de ſonger à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; ſortez donc par le petit eſcalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(*Figaro s'enfuit.*)

SCÈNE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, Monsieur ?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, & pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été Monsieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien savoir ce que ce Barbier avoit de si pressé à vous dire ?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Oh, de qui ! De quelqu'un que les femmes

ne nomment jamais. Que fais-je, moi ? Peut-être la réponſe au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une ſeule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Roſine.*

Cela eſt. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il ſeroit aſſez plaiſant que vous euſſiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi. Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? ruſée Signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO *lui tenant toujours la main.*

Une femme ſe croit bien en ſûreté, parce qu'elle eſt ſeule.

ROSINE.

Ah! ſans doute... La belle preuve!... Finiſſez, donc, Monſieur, vous me tordez le bras. Je me ſuis brûlée en chifonnant autour de cette bougie; & l'on m'a toujours dit qu'il falloit auſſi-tôt tremper dans l'encre; c'eſt ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'eſt ce que vous avez fait? Voyons donc ſi

un ſecond témoin confirmera la dépoſition du premier. C'eſt ce cahier de papier où je ſuis certain qu'il y avoit ſix feuilles ; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

(Oh ! imbécille) ! La ſixieme.....

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq ; je vois bien qu'elle n'y eſt pas, la ſixième.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

La ſixieme ? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro ? Et la plume qui étoit toute neuve ; comment eſt-elle devenue noire ! Eſt-ce en écrivant l'adreſſe de la petite Figaro ?

ROSINE.

(*à part*). Cet homme a un inſtinct de jalouſie !... (*Haut*). Elle m'a ſervi à retracer une fleur effacée ſur la veſte que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela eſt édifiant ! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguiſant coup ſur coup la vérité ; mais c'eſt ce que vous ne ſavez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, Monſieur, de voir tirer des conſéquences auſſi malignes des choſes le plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort; ſe brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & deſſiner ma veſte au tambour! quoi de plus innocent! Mais que de menſonges entaſſés pour cacher un ſeul fait!.... *Je ſuis ſeule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aiſe;* mais le bout du doigt reſte noir! la plume eſt tachée, le papier manque; on ne ſauroit penſer à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant:* (Réveillons-là, *&c.*)

BARTHOLO.

MAIS que nous veut cet homme? Un ſoldat! Rentrez chez vous, Signora.

LE COMTE *chante* : Reveillons-là, *& s'avance vers Roſine.*

Qui de vous deux, Meſdames, ſe nomme le Docteur Balordo? (*à Roſine, bas*). Je ſuis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit ſeulement de ſavoir laquelle des deux.... (*à Roſine, lui montrant un papier*). Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'eſt moi. Laquelle! Rentrez donc, Roſine, cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'eſt pour cela, Monſieur; vous êtes ſeul. Une femme en impoſe quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez; je ne ſuis pas timide.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

OH! je vous ai reconnu d'abord à votre ſignalement.

BARTHOLO, *au Comte qui ſerre la lettre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous cachez-là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne ſachiez pas ce que c'eſt.

BARTHOLO.

Mon ſignalement! Ces gens-là croient toujours parler à des ſoldats!

LE COMTE.

Penſez-vous que ce ſoit une choſe ſi difficile à faire que votre ſignalement?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve,
L'air farouche d'un algonquin.....

. . . . . .

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ! Etes-vous ici pour m'inſulter ? Délogez à l'inſtant.

LE COMTE.

Déloger ! Ah, fi! que c'eſt mal parler ! Savez-vous lire, Docteur..... Barbe à l'eau ?

BARTHOLO.

Autre queſtion ſaugrenue.

LE COMTE.

Oh ! que cela ne vous faſſe point de peine ; car, moi qui ſuis pour le moins auſſi Docteur que vous.....

BARTHOLO.

Comment cela ?

LE COMTE.

Eſt-ce que je ne ſuis pas le Médecin des chevaux du régiment ? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oſer comparer un Maréchal !...

LE COMTE.

AIR : *Vive le Vin.*

Sans chanter.

Non, Docteur, je ne prétends pas,
Que notre art obtienne le pas
Sur Hypocrate & ſa brigade.

En chantant.

Votre ſavoir, mon camarade,
Eſt d'un ſuccès plus général ;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'eſt-il poli ce que je vous dis-là ?

BARTHOLO.

Il vous ſied bien, Manipuleur ignorant ! de ravaler ainſi le premier, le plus grand & le plus utile des arts ?

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le ſoleil s'honore d'éclairer les ſuccès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empreſſe de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, Mal-appris ! que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux ? Ah, Docteur ! Pour un Docteur d'eſprit..... N'eſt-il pas de notoriété que le Maréchal guérit toujours ſes malades ſans leur parler ; au lieu que le Médecin parle beaucoup aux ſiens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'eſt-ce pas?

LE COMTE.

C'eſt vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colere.*

Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux? Eſt-ce que vous ne le voyez pas?

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le ſoldat, ne vous emportez point de grace (*à Bartholo*). Parlez-lui doucement, Monſieur: un homme qui déraiſonne.

LE COMTE.

Vous avez raiſon; il déraiſonne, lui; mais

nous ſommes raiſonnables, nous! Moi poli, & vous jolie..... enfin ſuffit. La vérité, c'eſt que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maiſon.

ROSINE.

Que puis-je pour votre ſervice, Monſieur le ſoldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obſcurité dans mes phraſes.....

ROSINE.

J'en ſaiſirai l'eſprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit ſeulement.... Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce ſoir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Liſez le billet doux que notre Maréchal-des-Logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le Comte cache la lettre & lui donne un autre papier*). (*Bartholo lit*). » Le Docteur » Bartholo, recevra, nourrira, hébergera, cou» chera. . . .

LE COMTE, *appuyant*

Couchera.

BARTHOLO.

„ Pour une nuit seulement, le nommé Lin-
„ dor, dit l'Ecolier, Cavalier au régiment...

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO *vivement à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à présent, Docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manieres possibles; allez au diable, Barbaro! Barbe à l'eau! & dites à votre impertinent Maréchal-des-logis, que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE *à part.*

O Ciel! fâcheux contre-tems!

BARTHOLO.

Ah, ah! notre ami, cela vous contrarie & vous dégrise un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE *à part.*

J'ai pensé me trahir; (*haut*) Décamper! si vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas

exempt de politeſſe peut-être ? Décamper ! Montrez-moi votre brevet d'exemption ; quoique je ne ſache pas lire, je verrai bientôt.....

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il eſt dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, ſans quitter ſa place.*

Ah! ma belle Roſine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'eſt vous ?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux ſur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laiſſerai tomber.

(*Il s'approche.*)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, Seigneur ſoldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de ſi près.

LE COMTE.

Elle eſt votre femme ?

BARTHOLO.

Eh quoi donc ?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour ſon biſaïeul paternel, maternel, ſempiternel; il y a au-moins trois générations entre elle & vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

» Sur les bons & fidèles témoignages qui nous » ont été rendus....

LE COMTE *donne un coup de main ſous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Eſt-ce que j'ai beſoin de tout ce verbiage ?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, ſoldat, que ſi j'appelle mes gens, je vous fais traiter ſur le champ comme vous le meritez.

LE COMTE.

Bataille ? Ah volontiers, Bataille ! c'eſt mon métier à moi; (*Montrant ſon piſtolet de ceinture*) & voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame ?

ROSINE.

N'y ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'eſt pourtant auſſi gai que Bataille; figurez-vous (*Pouſſant le Docteur*) d'abord que l'ennemi eſt d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. (*à Roſine en lui montrant la lettre.*) Sortez le

mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE *tire ſon mouchoir ; le Comte laiſſe tomber ſa lettre entre elle & lui.*

BARTHOLO *ſe baiſſant.*

Ah, ah!...

LE COMTE *la reprend & dit.*

Tenez.... moi qui allois vous apprendre ici les ſecrets de mon métier.... Une femme bien diſcrette en vérité ! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laiſſe tomber de ſa poche ?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, Papa ! chacun ſon affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre?...

ROSINE *avance la main.*

Ah ! je ſais ce que c'eſt, Monſieur le ſoldat. (*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de ſon tablier*).

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE.

Eh bien, je ſors : adieu, Docteur ; ſans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été ſi chere.

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Allez toujours, ſi j'avois ce crédit-là ſur la mort.....

LE COMTE.

Sur la mort? Ah! Docteur! vous faites tant de choſes pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuſer.

(*Il ſort*).

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

IL eſt enfin parti. (*à part.*) Diſſimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, Monſieur, qu'il eſt bien gai, ce jeune ſoldat! A travers ſon ivreſſe, on voit qu'il ne manque ni d'eſprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! mais n'es-tu pas un peu curieuſe de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramaſſer pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'eſt la lettre de mon couſin l'Officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la ſienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE.

Je ne ſais pas ſeulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO *montrant la pochette.*

Tu l'as miſe là.

ROSINE.

Ah, ah! par diſtraction.

BARTHOLO.

Ah ſûrement. Tu vas voir que ce ſera quelque folie.

ROSINE *à part.*

Si je ne le mets pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuſer.

BARTHOLO.

Donne-donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, Monsieur ? est-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO.

Mais vous ! quelle raison avez-vous de ne pas le montrer.

ROSINE.

Je vous répète, Monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée ; & puisqu'il en est question, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas !

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés ? Si c'est jalousie, elle m'insulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'étoit

pas pour vous donner le droit de m'offenſer impunément.

BARTHOLO.

De quelle offenſe parlez-vous?

ROSINE.

C'eſt qu'il eſt inouï qu'on ſe permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De ſa femme?

ROSINE.

Je ne la ſuis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à perſonne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change & détourner mon attention du billet, qui, ſans doute, eſt une miſſive de quelque amant! mais je le verrai, je vous aſſure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maiſon, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne ſommes pas ici en France, où l'on donne toujours raiſon aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaiſie, je vais fermer la porte.

ROSINE *pendant qu'il y va.*

Ah Ciel ! que faire ?... Mettons vîte à la place la lettre de mon couſin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

(*Elle fait l'échange, & met la lettre du couſin dans la pochette, de façon qu'elle ſort un peu.*)

BARTHOLO *revenant.*

Ah ! j'eſpère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plait ?

BARTHOLO.

Du droit le plus univerſellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO *frappant du pied.*

Madame ! Madame !...

ROSINE *tombe ſur un fauteuil & feint de ſe trouver mal.*

Ah ! quelle indignité !...

BARTHOLO.

Donnez cette lettre ou craignez ma colere.

ROSINE *renverſée.*

Malheureuſe Roſine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Roſine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur!

BARTHOLO.

Elle ſe trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO *à part.*

Dieux! la lettre! Liſons-là ſans qu'elle en ſoit inſtruite. (*Il lui tâte le pouls, & prend la lettre qu'il tâche de lire en ſe tournant un peu.*)

ROSINE *toujours renverſée.*

Infortunée! ah!...

BARTHOLO *lui quitte le bras, & dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de ſavoir!

ROSINE.

Ah ! pauvre Roſine !

BARTHOLO.

L'uſage des odeurs... produit ces affections ſpaſmodiques.

(*Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Roſine ſe relève un peu, le regarde finement, fait un geſte de tête & ſe remet ſans parler.*)

BARTHOLO *à part.*

O Ciel ! c'eſt la lettre de ſon couſin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiſer maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue !

(*Il fait ſemblant de la ſoutenir & remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *ſoupire.*

Ah !...

BARTHOLO.

Eh bien ! ce n'eſt rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a ſeulement pas varié.

(*Il va prendre un flacon ſur la conſole.*)

ROSINE *à part.*

Il a remis la lettre ! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Roſine, un peu de cette eau ſpiritueuſe.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laiſſez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité ſur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet ! C'eſt votre façon de demander les choſes qui eſt révoltante.

BARTHOLO *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt ſenti tous mes torts ; & tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui pardon ! lorſque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon couſin.

BARTHOLO.

Qu'elle ſoit d'un autre ou de lui ; je ne veux aucun éclairciſſement.

ROSINE, *lui préſentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Liſez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé diſſiperoit mes ſoupçons, ſi j'étois aſſez malheureux pour en conſerver.

ROSINE.

Liſez-la donc, Monſieur.

BARTHOLO *se retire.*

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois en réparation, cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied; n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, Mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, Ah ! comme tu serois heureuse !

ROSINE *baissant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, Ah ! comme je vous aimerois !

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai. *(Il sort.)*

SCÈNE XVI.

ROSINE *le regarde aller.*

Ah Lindor! Il dit qu'il me plaira!.... Liſons cette lettre, qui a manqué de me cauſer tant de chagrin. (*Elle lit & s'écrie*) Ha!... j'ai lu trop tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur; j'en avois une ſi bonne! & je l'ai laiſſée échapper. En recevant la lettre, j'ai ſenti que je rougiſſois juſqu'aux yeux. Ah! mon Tuteur a raiſon. Je ſuis bien loin d'avoir cet uſage du monde qui, me dit-il ſouvent, aſſure le maintien des femmes en toute occaſion! Mais un homme injuſte parviendroit à faire une Ruſée de l'innocence même.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHOLO, *seul & désolé.*

QUELLE humeur ! quelle humeur ! Elle paroissoit apaisée.... là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazile ! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage.... (*on heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul petit point.... je dis un seul.... (*on heurte une seconde fois*). Voyons qui c'est.

SCENE II.

BARTHOLO, LE COMTE, *en Bachelier.*

LE COMTE.

QUE la paix & la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, Bachelier, Licencié....

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de Précepteur.

LE COMTE.

.... Eleve de Don Bazile, Organiste du Grand Couvent, qui a l'honneur de montrer la Musique à Madame votre...

BARTHOLO.

Bazile ! Organiste ! qui a l'honneur ! Je le sais, au fait.

LE COMTE.

(*à part.*) Quel homme ! (*haut.*) un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit ! Bazile ! Il a bien fait d'envoyer ; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE.

(*à part.*) Oh diable ! (*haut.*) Quand je dis le lit, Monsieur, c'est.... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé : marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur, j'étois chargé... Personne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO.

(*à part.*) C'eſt quelque fripon. (*haut.*) Eh non, Monſieur le myſtérieux ! parlez ſans vous troubler, ſi vous pouvez.

LE COMTE.

(*à part.*) Maudit vieillard ! (*haut.*) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre....

BARTHOLO.

Parlez haut, je ſuis ſourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah ! volontiers. Que le Comte Almaviva, qui reſtoit à la grande place....

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas ; parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

.... En eſt délogé ce matin. Comme c'eſt par moi qu'il a ſu que le Comte Almaviva....

BARTHOLO.

Bas ; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

.... Etoit en cette Ville, & que j'ai découvert que la Signora Roſine lui a écrit.

BARTHOLO.

Lui a écrit ? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ! Tenez, aſſéyons-nous, & jaſons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Roſine....

LE COMTE, *fiérement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre; mais la maniere dont vous prenez les choses....

BARTHOLO.

Eh mon Dieu ! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas ?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit!

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant & dur; mais je suis tellement entouré d'intrigans, de piéges... & puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien ! vous avez la lettre ?

LE COMTE.

A la bonne-heure sur ce ton, Monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh ! qui voulez-vous ? tous mes Valets sur les dents ! Rosine enfermée de fureur ! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer...

(*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit... Garder la lettre à présent ! il faudra m'enfuir : autant vaudroit n'être pas venu... La lui montrer.... Si je puis en

prévenir Roſine, la montrer eſt un coup de maître.

BARTHOLO, *revient ſur la pointe du pied.*

Elle eſt aſſiſe auprès de ſa fenêtre, le dos tourné à la porte, occcupée à relire une lettre de ſon Couſin l'Officier, que j'avois décachetée... Voyons donc la ſienne.

LE COMTE, *lui remet la lettre de Roſine.*

La voici. (*à part*) C'eſt ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, *lit.*

» *Depuis que vous m'avez appris votre nom & votre* » *état* «. Ah, la perfide! c'eſt bien-là ſa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher!...

LE COMTE.

Quand tout ſera fini, ſi vous croyez m'en devoir, vous ſerez le maître... D'après un travail que fait actuellement Don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Sans doute. Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors ſi elle réſiſte....

BARTHOLO.

Elle réſiſtera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la ſerre.*

Voilà l'inſtant où je puis vous ſervir : nous lui montrerons ſa lettre, & s'il le faut, (*plus myſtérieuſement*) j'irai juſqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a ſacrifiée ; vous ſentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter ſur-le-champ....

BARTHOLO *riant.*

De la calomnie ! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de ſa part de Bazile !... Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne ſeroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE, *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit aſſez l'avis de Don Bazile. Mais comment faire ? il eſt tard... au peu de tems qui reſte...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en ſa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces hiſtoires de maîtres ſuppoſés, ſont de vieilles fineſſes, des moyens de Comédie : ſi elle va ſe douter ?...

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Présenté par moi ? Quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un Amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir.... son Clavecin est dans ce Cabinet. Amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif ? Elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Me voilà sauvé. Ouf ! Que ce diable d'homme est rude à manier ! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir ; cela me donnoit un air plat & gauche ; & il a des yeux !.... Ma foi

ſans l'inſpiration ſubite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un ſot. O ciel! on diſpute là dedans. Si elle alloit s'obſtiner à ne pas venir! Ecoutons.... Elle refuſe de ſortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruſe. (*il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*il entre dans le Cabinet.*)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colere ſimulée.*

TOUT ce que vous direz eſt inutile, Monſieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de Muſique.

BARTHOLO.

Ecoute-donc, mon Enfant; c'eſt le Seigneur Alonzo, l'élève & l'ami de Don Bazile, choiſi par lui pour être un de nos témoins. — La Muſique te calmera, je t'aſſure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher: ſi je chante ce ſoir!.. Où donc eſt-il ce Maître que vous craignez de renvoyer? je vais, en deux mots, lui donner ſon compte, & celui de Bazile. (*Elle apperçoit ſon amant: Elle fait un cri*) Ah!...

BARTHOLO.

Qu'avez-vous ?

ROSINE, *les deux mains ſur ſon cœur, avec un grand trouble.*

Ah! mon Dieu, Monſieur.... Ah! mon Dieu, Monſieur...

BARTHOLO.

Elle ſe trouve encore mal! Seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non je ne me trouve pas mal....mais c'eſt qu'en me tournant.... Ah!...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me ſuis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en ſuis bien apperçu.

ROSINE, *regardant le Comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un ſiége, un ſiége. Et pas un fauteuil ici ?
(*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah Roſine!

ROSINE.

Quelle imprudence !

LE COMTE.

J'ai mille choſes eſſentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, Mignonne, aſſieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, Bachelier, qu'elle prenne de leçon ce ſoir, ce ſera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE *au Comte.*

Non, attendez ; ma douleur eſt un peu apaiſée. (*à Bartholo*) Je ſens que j'ai eu tort avec vous, Monſieur : je veux vous imiter, en réparant ſur le champ.....

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon Enfant, je ne ſouffrirai pas que tu faſſes le moindre effort. Adieu, adieu, Bachelier.

ROSINE, *au Comte.*

Un moment, de grace ! (*A Bartholo*) Je croirai, Monſieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, ſi vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrarions pas, ſi vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui eſt fini, mon Amoureuſe. Je ſuis ſi loin de chercher à te déplaire, que je veux reſter là, tout le tems que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, Monſieur: je ſais que la muſique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'aſſure que ce ſoir, elle m'enchantera.

ROSINE, *au Comte, à part.*

Je ſuis au ſupplice.

LE COMTE *prenant un papier de muſique ſur le pupitre.*

Eſt-ce là ce que vous voulez chanter, Madame?

ROSINE.

Oui, c'eſt un morceau très-agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile?

LE COMTE.

C'eſt ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'eſt une image du Printems d'un genre aſſez vif. Si Madame veut l'eſſayer....

ROSINE, *regardant le Comte.*

Avec grand plaiſir: un tableau du Printems me ravit; c'eſt la jeuneſſe de la nature. Au ſortir de l'Hiver, il ſemble que le cœur acquière un plus haut degré de ſenſibilité: comme un eſclave enfermé

depuis long-tems, goûte, avec plus de plaiſir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Toujours des idées romaneſques en tête.

LE COMTE *bas.*

Et ſentez-vous l'application ?

BARTHOLO.

Parbleu ! (*Il va s'aſſeoir dans le fauteuil qu'a occupé Roſine.*)

ROSINE *chante.* (N°. 3.)

(*) Quand, dans la plaine,
L'amour ramène
Le Printems,
Si chéri des amans;
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre

(*) Cette Ariette, dans le goût Eſpagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs & le train uſités au Parterre en ces jours de criſe & de combat. La timidité de l'Actrice l'a depuis empêchée d'oſer la redire, & les jeunes Rigoriſtes du Théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais ſi la dignité de la Comédie Françoiſe y a gagné quelque choſe ; il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'eſt pourquoi, ſur les Théâtres où quelque peu de Muſique ne tirera pas autant à conſéquence, nous invitons tous Directeurs à la reſtituer, tous Acteurs à la chanter, tous Spectateurs à l'écouter, & tous Critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la Pièce, & du plaiſir que leur fera le morceau.

Dans les fleurs,
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux ;
Dans tous les côteaux,
Les cris des agneaux
Retentiſſent ;
Ils bondiſſent ;
Tout fermente ;
Tout augmente ;
Les brebis paiſſent
Les fleurs qui naiſſent ;
Les chiens fidèles
Veillent ſur elles ;
Mais Lindor enflammé,
Ne ſonge guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De ſa Bergère.

MÊME AIR.

Loin de ſa mère,
Cette Bergère
Va chantant,
Où ſon Amant l'attend.
Par cette ruſe,
L'amour l'abuſe ;
Mais chanter,
Sauve-t-il du danger ?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiſeaux,

Ses charmes naiſſans,
Ses quinze ou ſeize ans,
Tout l'excite;
Tout l'agite;
La Pauvrette
S'inquiette;
De ſa retraite,
Lindor la guette;
Elle s'avance;
Lindor s'élance;
Il vient de l'embraſſer:
Elle, bien aiſe,
Feint de ſe courroucer,
Pour qu'on l'apaiſe.

PETITE REPRISE.

Les ſoupirs,
Les ſoins, les promeſſes,
Les vives tendreſſes,
Les plaiſirs,
Le fin badinage,
Sont mis en uſage;
Et bientôt la Bergère,
Ne ſent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien ſi doux,
Nos Amans d'accord,
Ont un ſoin extrême . . . . . .
. . . . . De voiler leur tranſport;

Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaisir même.

(*En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le Comte, pendant la petite reprise, se hazarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affoiblit & finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot* extrême. *L'Orchestre suit le mouvement de la Chanteuse, affoiblit son jeu & se tait avec elle. L'absence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le Comte se relève, Rosine & l'Orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite Reprise se répète, le même jeu recommence, &c.*)

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, & Madame l'exécute avec une intelligence....

ROSINE.

Vous me flattez, Seigneur; la gloire est toute entiere au Maître.

BARTHOLO *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi, pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, & sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes....

(*Il se lève & pousse le fauteuil.*)

ROSINE *bas au Comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le tems.

BARTHOLO.

Mais, Bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile : eſt-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choſes plus gaies, que toutes ces grandes Aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, & qui me ſemblent autant d'enterremens. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeuneſſe, & que chacun retenoit facilement. J'en ſavois autrefois... Par exemple...

(*Pendant la ritournelle, il cherche en ſe grattant la tête, & chante en faiſant claquer ſes pouces & danſant des genoux comme les vieillards.*)

(N°. 4.) Veux-tu, ma Roſinette,
Faire emplette
Du Roi des Maris?... (*Au Comte en riant.*)

Il y a Fanchonnette dans la chanſon ; mais j'y ai ſubſtitué Roſinette pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonſtances. Ah, ah, ah, ah ! Fort bien ? pas vrai ?

LE COMTE *riant.*

Ah, ah, ah ! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V.

FIGARO *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO *chante.* (N°. 4.)

VEUX-TU, ma Rosinette,
Faire emplette,
Du Roi des Maris?
Je ne suis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(*Il répète la reprise en dansant.* FIGARO *derrière lui, imite ses mouvemens.*)

Je ne suis point Tircis, &c.

(*Aperçevant Figaro*). Ah! Entrez, Monsieur le Barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO, *salue.*

Monsieur, il est vrai que ma mere me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce tems-là. (*A part au Comte*) Bravo, Monseigneur.

(*Pendant toute cette Scène, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine, mais l'œil inquiet & vigilant du Tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les Acteurs, étranger au débat du Docteur & de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, Monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande....

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas! Que direz vous, Monsieur le zèlé, à ce malheureux qui bâille, & dort tout éveillé? & l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle! que leur direz vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai?

BARTHOLO.

Oui!

FIGARO.

Je leur dirai..... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue, Dieu vous béniſſe; & va te coucher à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, Monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non; mais c'est la saignée & les médicamens qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zèle aussi, que vous avez empaqueté les yeux de ma mule; & votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'eſt pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve ſur le mémoire!.... On n'eſt pas de cette extravagance là!

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, les hommes n'ayant guère à choiſir qu'entre la ſottiſe & la folie; où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaiſir; & vive la joie. Qui ſait ſi le monde durera encore trois ſemaines!

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monſieur le Raiſonneur, de me payer mes cent écus & les intérêts, ſans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monſieur? Vos cent écus! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un ſeul inſtant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte ſi....

ROSINE *l'interrompant.*

Avez-vous eu ſoin au moins de les lui donner de ma part, Monſieur Figaro ? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah ! Les bonbons de ce matin ? Que je ſuis bête moi ! j'avois perdu tout cela de vue.... Oh ! excellens, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellens ! Admirables ! Oui ſans doute, Monſieur le Barbier, revenez ſur vos pas ! Vous faites là un joli métier, Monſieur !

FIGARO.

Qu'eſt-ce qu'il a donc, Monſieur ?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monſieur !

FIGARO.

Je la ſoutiendrai, Monſieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la ſupporterez, Monſieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, Monſieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, Monſieur ! Sachez que quand je diſpute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, Monſieur ; moi je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'eſt-ce qu'il dit donc, Bachelier?

FIGARO.

C'eſt que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, & qui ne ſait manier que le raſoir ? Apprenez, Monſieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, & que ſans les envieux...

BARTHOLO.

Eh! que n'y reſtiez-vous, ſans venir ici changer de profeſſion?

FIGARO.

On fait comme on peut ; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirois de belles ſottiſes!

FIGARO.

Monſieur, vous ne commencez pas trop mal ; je m'en rapporte à votre confrere qui eſt là rêvaſſant....

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je..... je ne ſuis pas le confrère de Monſieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à conſulter, j'ai penſé que vous pourſuiviez le même objet.

BARTHOLO *en colere.*

Enfin, quel ſujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce ſoir à Madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu, Monſieur, je viens vous raſer, voilà tout : N'eſt-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO,

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! oui, revenir! toute la garniſon prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entrepriſe par mes protections. Jugez donc comme j'ai du tems à perdre! Monſieur paſſe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, Monſieur ne paſſe point chez lui. Et mais.... qui empêche qu'on ne me raſe ici?

ROSINE *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches? pardon, mon Enfant, tu vas achever de prendre ta leçon; c'eſt pour ne pas perdre un inſtant le plaiſir de t'entendre.

FIGARO *bas au Comte.*

On ne le tirera pas d'ici! (*haut.*) Allons, l'Eveillé; la Jeuneſſe; le baſſin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monſieur.

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Sans doute, appelez-les ! Fatigués, haraſſés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher !

FIGARO.

Eh bien! j'irai tout chercher : n'eſt-ce pas, dans votre chambre ? (*bas au Comte*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache ſon trouſſeau de clés & dit par réflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas au Comte en s'en allant*) Ayez les yeux ſur eux, je vous prie.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

Ah ! que nous l'avons manqué belle ! il alloit me donner le trouſſeau. La clé de la jalouſie n'y eſt-elle pas?

ROSINE.

C'eſt la plus neuve de toutes.

SCÈNE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.*

(*à part*). BON! je ne fais ce que je fais de laiſſer ici ce maudit Barbier. (*à Figaro*) Tenez. (*il lui donne le trouſſeau*) Dans mon cabinet, ſous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peſte! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes! (*à part en s'en allant*) Voyez comme le ciel protége l'innocence!

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

C'EST le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort eſt fait.

BARTHOLO.

Tout conſidéré, j'ai penſé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laiſſer avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'euſſe été en tiers.

ROSINE.

Il eſt bien poli, Meſſieurs, de parler bas ſans ceſſe! Et ma leçon?

(*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaiſſelle renverſée.*)

BARTHOLO *criant.*

Qu'eſt-ce que j'entends donc! Le cruel Barbier aura tout laiſſé tomber par l'eſcalier, & les plus belles pieces de mon néceſſaire!... (*Il court dehors.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PROFITONS du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce ſoir, je

vous en conjure, Madame, un moment d'entretien indiſpenſable pour vous ſouſtraire à l'eſclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalouſie; & quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me ſuis vu forcé.....

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

Je ne m'étois pas trompé; tout eſt briſé, fracaſſé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte ſur l'eſcalier. (*Il montre la clé au Comte*) Moi, en montant, j'ai accroché une clé....

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clé! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, cherchez-en un plus ſubtil.

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DON BAZILE.

ROSINE *effrayée.* (*à part.*)

DON Bazile!.....

LE COMTE *à part.*

Juſte ciel!

FIGARO *à part.*

C'eſt le diable!

BARTHOLO *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, ſoyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de ſuites? En vérité le Seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé ſur votre état; demandez-lui, je partois pour vous aller voir, & s'il ne m'avoit point retenu....

BAZILE *étonné.*

Le Seigneur Alonzo?.....

FIGARO, *frappe du pied.*

Eh quoi! toujours des acrocs? Deux heures pour une méchante barbe..... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaiſir de me dire, Meſſieurs?.....

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je ſerai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il....

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monſieur quelque choſe qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de muſique à votre place.

BAZILE *plus étonné.*

La leçon de muſique!..... Alonzo!.....

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh! taiſez-vous.

BAZILE.

Elle auſſi!

LE COMTE, *bas, à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en ſommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en diſant qu'il n'eſt pas votre Elève; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre Elève.

BAZILE *ſtupéfait.*

Que mon Elève!..... (*bas*) Je venois pour vous dire que le Comte eſt déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le ſais, taiſez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO *bas.*

Lui, apparemment!

LE COMTE, *bas.*

Moi, ſans doute: écoutez ſeulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Eſt-il ſi difficile de vous taire?

FIGARO, *bas à Bazile.*

Hum! Grand eſcogrif! Il eſt ſourd!

BAZILE, *à part.*

Qui diable eſt-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde eſt dans le ſecret!

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi?.....

FIGARO.

Vous avez toute la ſoirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO *à Bazile.*

Un mot; dites-moi ſeulement ſi vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, *impatienté.*

Eh! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas, au Comte.*

Vous avez raiſon. (*à Bazile*) Mais quel mal vous a donc pris ſi ſubitement?

BAZILE *en colere.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met à part une bourſe dans la main.*

Oui: Monſieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indiſpoſition où vous êtes?

FIGARO.

Il eſt pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends.....

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile: vous n'êtes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la phiſionomie toute renverſée Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il ſent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous ſorti ? On dit que cela ſe gagne. Allez vous coucher.

BAZILE *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher ?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh ! ſans doute.

BAZILE *les regardant tous.*

En effet, Meſſieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer ; je ſens que je ne ſuis pas ici dans mon aſſiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours : ſi vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je ſerai chez vous de très-bonne-heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon ſoir, Monſieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte ſi j'y comprends rien ; & ſans cette bourſe....

TOUS.

Bon ſoir, Bazile, bon ſoir.

BAZILE *en s'en allant.*

Eh bien ! bon ſoir donc, bon ſoir.

(*Ils l'accompagnent tous en riant.*)

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO *d'un ton important.*

CET homme-là n'eſt pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura ſaiſi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout ſeul ? Ce que c'eſt que de nous ! (*à Bartholo*) Ah-ça, vous décidez-vous, cette fois ? (*Il lui pouſſe un fauteuil très-loin du Comte & lui préſente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot eſſentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enſeigner. (*Il s'approche & lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais! il ſemble que vous le faſſiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir.....

LE COMTE (*bas à Roſine.*)

Nous avons la clé de la jalouſie, & nous ſerons ici à minuit.

FIGARO *paſſe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? Si c'étoit une leçon de danſe, on vous paſſeroit d'y regarder; mais du chant!... ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

FIGARO.

Je ne ſais ce qui m'eſt entré dans l'œil.

(*Il rapproche ſa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'eſt le gauche. Voudriez-vous me faire le plaiſir d'y ſouffler un peu fort?

BARTHOLO *prend la tête de Figaro, regarde par-deſſus, le pouſſe violemment & va derrière les amans écouter leur converſation.*

LE COMTE *bas à Roſine.*

Et quant à votre lettre, je me ſuis trouvé tantôt dans un tel embarras pour reſter ici.

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem!..... hem!.....

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile.....

BARTHOLO *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile!

ROSINE *effrayée.*

Ah!....

BARTHOLO.

Fort bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut ; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne & mon bien sont retenus contre toutes les loix.

(*Rosine sort.*)

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

LA colere me suffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il est difficile qu'une jeune femme.....

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge ; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment ! lorsque je les prends sur le fait ! Maudit Barbier ! il me prend des envies....

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi ; d'honneur il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou..... (*Ils sortent*).

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

JE suis fou! Infâmes suborneurs! Emissaires du diable, dont vous faites ici l'office, & qui puisse vous emporter tous..... Je suis fou!..... Je les ai vus comme je vois ce pupitre..... & me soutenir effrontément!..... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Hola, quelqu'un..... Ah! j'oublie que je n'ai personne..... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit!

Fin du troisième Acte.

Pendant l'Entracte, le Théâtre s'obscurcit: on entend un bruit d'orage, & l'Orchestre joue celui qui est gravé dans le Recueil de la Musique du Barbier, (N°. 5.)

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

Le Théâtre eſt obſcur.

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COMMENT, Bazile, vous ne le connoiſſez pas? ce que vous dites eſt-il poſſible?

BAZILE.

Vous, m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponſe. S'il vous a remis la lettre de Roſine, c'eſt ſans doute un des émiſſaires du Comte. Mais, à la magnificence du préſent qu'il m'a fait, il ſe pourroit que ce fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

A propos de ce préſent; Eh! pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord ; je n'y entendois rien ; & dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paroît toujours un argument sans replique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, est bon...

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah ! ah !

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder ?

BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En toute espece de biens, posséder est peu de chose ; c'est jouir qui rend heureux : mon avis est, qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens ?

BAZILE.

Hé hé, Monsieur..... on en voit beaucoup

cette

cette année. Je ne ferois point violence à ſon cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux quelle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie ? Epouſez, Docteur, épouſez.

BARTHOLO.

Auſſi ferai-je, & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la Pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raiſon.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir-là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Roſine que cet Alonzo m'a remiſe, & il m'a montré, ſans le vouloir, l'uſage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous ſerons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt ?

BAZILE.

Impoſſible; le Notaire eſt retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro; c'eſt ſa Nièce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa Nièce? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle eſt du complot; que diable!

BAZILE.

Eſt-ce que vous penſeriez?....

BARTHOLO.

Ma foi ces gens-là ſont ſi alertes! Tenez, mon ami, je ne ſuis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici ſur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous ſervir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait eſtropier tout mon monde, par ce Figaro! Je ſuis ſeul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO

Tenez, Bazile, voilà mon passe-par-tout, je vous attends, je veille; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II.

ROSINE, *seule, sortant de sa chambre.*

Il me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne.... Ah! Lindor! si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entens-je?... Dieux! c'est mon Tuteur. Rentrons.

SCÈNE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *rentre avec de la lumiere.*

Ah! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement....

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le tems affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, & j'ai des choſes très-preſſées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, Monſieur ? n'eſt-ce donc pas aſſez d'être tourmentée le jour ?

BARTHOLO.

Roſine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grace.

ROSINE *à part.*

S'il alloit venir !

BARTHOLO *lui montre ſa lettre.*

Connoiſſez-vous cette lettre ?

ROSINE *la reconnoît.*

Ah ! grands Dieux !...

BARTHOLO.

Mon intention, Roſine, n'eſt point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je ſuis votre ami ; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au Comte Almaviva...

ROSINE *étonnée.*

Au Comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux eſt ce Comte : auſſitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a ſacrifiée.

ROSINE.

Le Comte Almaviva!...

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous perſuader cette horreur. L'inexpérience, Roſine, rend votre ſexe confiant & crédule ; mais apprenez dans quel piège on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale auſſi dangereuſe que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet Elève ſuppoſé de Bazile qui porte un autre nom & n'eſt que le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abîme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE *accablée.*

Quelle horreur!... quoi Lindor?... quoi ce jeune homme....

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'eſt Lindor.

ROSINE.

C'eſt pour le Comte Almaviva... C'eſt pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE *outrée*.

Ah quelle indignité!.... Il en ſera puni. — Monſieur vous avez déſiré de m'épouſer?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes ſentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en reſter encore, je ſuis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'eſt pas tout; ô Ciel! ſuis-je aſſez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide oſe entrer par cette jalouſie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clé.

BARTHOLO *regardant au trouſſeau.*

Ah les ſcélérats! Mon Enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE *avec effroi.*

Ah, Monſieur, & s'ils ſont armés?

BARTHOLO.

Tu as raiſon; je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline: enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & l'attendre auprès de la maiſon. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaiſir d'en être à la fois vengés & dé-

livrés ! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE *au déſeſpoir.*

Oubliez ſeulement mon erreur. (*à part*) Ah je m'en punis aſſez !

BARTHOLO *s'en allant.*

Allons nous embuſquer. A la fin je la tiens. (*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

ROSINE *ſeule.*

SON amour me dédommagera... Malheureuſe !.. (*Elle tire ſon mouchoir & s'abandonne aux larmes.*) Que faire ?.. Il va venir. Je veux reſter, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute ſa noirceur. La baſſeſſe de ſon procédé ſera mon préſervatif..... Ah ! j'en ai grand beſoin. Figure noble ! air doux ! une voix ſi tendre !.... & ce n'eſt que le vil agent d'un corrupteur ! Ah malheureuſe ! malheureuſe !... Ciel ! on ouvre la jalouſie ! (*Elle ſe ſauve.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO *enveloppé d'un manteau paroît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.*

QUELQU'UN s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'eſt Roſine que ta figure atroce aura miſe en fuite.

FIGARO *ſaute dans la chambre.*

Ma foi je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre, & les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il ſaute à ſon tour.*) A nous la victoire.

FIGARO *jette ſon manteau.*

Nous ſommes tout percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune! Monſeigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?.. Et ſi quelqu'un alloit nous ſurprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi ? J'ai bien une autre inquiétude; c'eſt de la déterminer à quitter ſur-le-champ la maiſon du Tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois paſſions toutes puiſſantes ſur le beau ſexe ; l'amour, la haîne, & la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obſcurité.*

Comment lui annoncer bruſquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux ; vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au ſurplus, ſi ſon amour eſt tel que vous le déſirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos ſentimens.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

(Figaro allume toutes les bougies qui ſont ſur la table.)

LA voici. — Ma belle Roſine ! ...

ROSINE *d'un ton très-composé.*

Je commençois, Monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais quelqu'asyle que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne feriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance!...

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons-là les jeux du hazard, & si vous m'assurez que vos intentions sont pures....

LE COMTE *à ses pieds.*

Ah! Rosine! je vous adore!...

ROSINE *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner!.. tu m'adores!.. Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend,

(*en pleurant*) apprends que je t'aimois ; apprends que je faiſois mon bonheur, de partager ton mauvais ſort. Miſérable Lindor ! j'allois tout quitter pour te ſuivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foibleſſe. Connois-tu cette lettre ?

LE COMTE *vivement.*

Que votre Tuteur vous a remiſe ?

ROSINE *fierement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je ſuis heureux ! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en ſuis ſervi pour arracher ſa confiance ; & je n'ai pu trouver l'inſtant de vous en informer. Ah Roſine ! il eſt donc vrai que vous m'aimez véritablement !..

FIGARO.

Monſeigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE.

Monſeigneur ! Que dit-il ?..

LE COMTE *jettant ſon large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes ! il n'eſt plus temps de vous abuſer : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'eſt point Lindor ; je ſuis le Comte

Almaviva, qui meurt d'amour, & vous cherche en-vain depuis ſix mois.

ROSINE *tombe dans les bras du Comte.*

Ah!...

LE COMTE *effrayé.*

Figaro?

FIGARO.

Point d'inquiétude, Monſeigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de ſuites fâcheuſes; la voilà, la voilà qui reprend ſes ſens; morbleu qu'elle eſt belle!

ROSINE.

Ah Lindor!.... Ah Monſieur! que je ſuis coupable! j'allois me donner cette nuit même à mon Tuteur.

LE COMTE.

Vous Roſine!

ROSINE.

Ne voyez que ma punition! J'aurois paſſé ma vie à vous déteſter. Ah Lindor! le plus affreux ſupplice n'eſt-il pas de haïr, quand on ſent qu'on eſt faite pour aimer?

FIGARO *regarde à la fenêtre.*

Monſeigneur, le retour eſt fermé; l'échelle eſt enlevée.

LE COMTE.

Enlevée!

ROSINE *troublée.*

Oui, c'eſt moi.... c'eſt le Docteur. Voilà le fruit

de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il ſait que vous êtes ici, & va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monſeigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah Lindor !...

LE COMTE *avec fermeté.*

Roſine, vous m'aimez ! Je ne crains perſonne ; & vous ſerez ma femme. J'aurai donc le plaiſir de punir à mon gré l'odieux vieillard !...

ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor ! Mon cœur eſt ſi plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'eſt notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

FIGARO.

Eh ! par quel hazard, notre ami....

BAZILE.

Par quel accident, Meſſieurs....

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, Monſieur. Vous deviez unir la Signora Roſine & moi cette nuit, chez le Barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maiſon, pour des raiſons que vous ſaurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à ſon Excellence Monſieur le Comte Almaviva ?

FIGARO.

Préciſément.

BAZILE *à part.*

Si c'eſt pour cela qu'il m'a donné le paſſe-partout....

LE NOTAIRE.

C'eſt que j'ai deux contrats de mariage, Monſeigneur ; ne confondons point : voici le vôtre ; & c'eſt ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora... Roſine auſſi ? Les Demoiſelles appa-

remment ſont deux ſœurs qui portent le même nom ?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous ſervir de ſecond témoin. (*Ils ſignent.*)

BAZILE.

Mais, votre Excellence .... je ne comprends pas. ...

LE COMTE.

Mon Maître Bazile, un rien vous embarraſſe, & tout vous étonne.

BAZILE.

Monſeigneur.... Mais ſi le Docteur....

LE COMTE *lui jettant une bourſe.*

Vous faites l'enfant ! Signez donc vîte.

BAZILE *étonné.*

Ah ! ah !...

FIGARO.

Où donc eſt la difficulté de ſigner?

BAZILE *peſant la bourſe.*

Il n'y en a plus ; mais c'eſt que moi, quand j'ai donné ma parole une fois ; il faut des motifs d'un grand poids.... (*Il ſigne.*)

SCÈNE VIII. *& dernière.*

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, & LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

BARTHOLO *voit le Comte baiſer la main de Roſine, & Figaro qui embraſſe groteſquement D. Bazile : il crie en prenant le Notaire à la gorge.*

ROSINE avec ces fripons ! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'eſt votre Notaire.

BAZILE.

C'eſt votre Notaire. Vous mocquez-vous?

BARTHOLO.

Ah ! Don Bazile, Eh comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE *montrant Figaro.*

Un moment ; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maiſon, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue? Monſieur voit bien qu'il eſt auſſi près du matin que du ſoir. D'ailleurs je ſuis de

la

la compagnie de ſon Excellence Monſeigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva!

L'ALCADE.

Ce ne ſont donc pas des voleurs?

BARTHOLO.

Laiſſons cela. — Partout ailleurs, Monſieur le Comte, je ſuis le ſerviteur de votre Excellence; mais vous ſentez que la ſupériorité du rang eſt ici ſans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici ſans force; mais ce qui en a beaucoup, eſt la préférence que Mademoiſelle vient de m'accorder ſur vous, en ſe donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Roſine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur? Je le ſuis.

BAZILE.

Quand je vous diſois que c'étoit le Comte lui-même, Docteur?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? Plaiſant mariage! Où ſont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je ſuis aſſiſté de ces deux Meſſieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile! vous avez ſigné?

BAZILE.

Que voulez-vous? Ce diable d'homme a toujours ſes poches pleines d'argumens irréſiſtibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ſes argumens. J'uſerai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abuſant.

BARTHOLO.

La Demoiſelle eſt mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoiſelle eſt noble & belle; je ſuis homme de qualité, jeune & riche; elle eſt ma femme: à ce titre qui nous honore également, prétend-t-on me la diſputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'eſt plus en votre pouvoir. Je la mets ſous l'autorité des Loix; & Monſieur que vous

avez amené, vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magiſtrats ſont les ſoutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile réſiſtance au plus honorable mariage, indique aſſez ſa frayeur ſur la mauvaiſe adminiſtration des biens de ſa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il conſente à tout; & je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus: ne perdons pas la tête.

BARTHOLO *irrité*.

Ils étoient tous contre moi; je me ſuis fourré la tête dans un guêpier!

BAZILE.

Quel guêpier! Ne pouvant avoir la femme; calculez Docteur, que l'argent vous reſte &....

BARTHOLO.

Eh! laiſſez-moi donc en repos, Bazile! Vous ne ſongez qu'à l'argent. Je me ſoucie bien de l'argent, moi! A la bonne heure, je le garde; mais croyez-vous que ce ſoit le motif qui me détermine? (*Il ſigne.*)

FIGARO *riant*.

Ah, ah, ah! Monſeigneur; ils ſont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais Meſſieurs, je n'y comprends plus rien. Eſt-ce qu'elles ne ſont pas deux Demoiſelles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non, Monſieur, elles ne ſont qu'une.

BARTHOLO *ſe déſolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus ſûr ! Ah ! je me ſuis perdu faute de ſoins.

FIGARO.

Faute de ſens. Mais ſoyons vrais, Docteur : quand la jeuneſſe & l'amour ſont d'accord pour tromper un vieillard ; tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeler à bon droit la *Précaution inutile.*

Fin du quatrième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *le Barbier de Séville*, Comédie en Proſe, & en quatre Actes ; & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 29 Décembre 1774.

CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 Janvier 1775.

LE NOIR.

Achevé d'imprimer le 30 Mai 1775.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue St-Jacques.





Y
18
31

BEAUMARCHAIS

LE BARBIER DE SÉVILLE